LILLE ET BÉTHUNE

La peste à Lille en 1667 et la Confrérie des Charitables de Saint-Éloi de Béthune

PAR

L. QUARRÉ-REYBOURBON

OFFICIER DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE,
VICE-PRÉSIDENT DE LA SOCIÉTÉ D'ÉTUDES DE LA PROVINCE DE CAMBRAI,
MEMBRE DE LA COMMISSION HISTORIQUE DU DÉPARTEMENT DU NORD,
DE LA SOCIÉTÉ DES SCIENCES ET ARTS DE LILLE, ETC., ETC.



LILLE

L. QUARRÉ, Éditeur-Libraire
Grande-Place, 64

1900

Extrait du *Bulletin de la Société d'Études de la province de Cambrai*, tome II.



CHAPELLE DES CHARITABLES DE BÉTHUNE

LILLE ET BÉTHUNE

La peste à Lille en 1667 et la Confrérie des Charitables de Saint-Éloi de Béthune

PAR

L. QUARRÉ-REYBOURBON

OFFICIER DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE,
VICE-PRÉSIDENT DE LA SOCIÉTÉ D'ÉTUDES DE LA PROVINCE DE CAMBRAI,
MEMBRE DE LA COMMISSION HISTORIQUE DU DÉPARTEMENT DU NORD,
DE LA SOCIÉTÉ DES SCIENCES ET ARTS DE LILLE, ETC., ETC.



LILLE

L. QUARRÉ, Éditeur-Libraire
Grande-Place, 64

—

1900

LILLE ET BÉTHUNE

La peste à Lille en 1667 et la Confrérie des Charitables de Saint-Éloi de Béthune

PAR

L. QUARRÉ-REYBOURBON

OFFICIER DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE

VICE-PRÉSIDENT DE LA SOCIÉTÉ D'ÉTUDES DE LA PROVINCE DE CAMBRAI

En histoire locale, petite aide fait grand bien ; « nous l'allons prouver tout à l'heure. »

Il s'agit de la peste de Lille en 1667. Sur ce douloureux épisode, je possède, entre autres documents, un petit opuscule intitulé : *Brief narré du culte de S. Eloy en l'Eglise paroissiale de S. Maurice à Lille, dans la chapelle de S. Sébastien, avec association à la miraculeuse confrérie du Saint à Béthune. A Lille, chez Balthazar le Francq, au compas d'or.* Cet opuscule fort rare (mon exemplaire est le seul que je connaisse [1]), ne porte pas de date d'impression. Il est facile de suppléer à cette lacune, car d'une part, Balthazar le Francq exerça à Lille de 1665 à 1711, d'autre part, une phrase de l'*Advis* publié en tête de ce livret, nous apprend qu'il a été composé à l'occasion du retour de la peste, c'est-à-dire en 1667. Voici cet *advis* :

Cette association n'est pas nouvelle, il y a 64 ans et plus qu'elle est establie à S. Maurice. Si doncques *on la renouvelle à présent* il ne s'en faut pas estonner, mais plutost regretter qu'on ne l'a pas entretenu plus vigoureusement, l'injure des temps passez en est la

---

1. M. Houdoy, dans ses *Imprimeurs Lillois*, cite cet ouvrage sous le n° 473, sans en indiquer le possesseur. Je suppose que c'était M. Catteau, antiquaire, de qui je tiens cet exemplaire.

cause ; *il semble certes que le Ciel ait contribué à ce resveil en nous envoyant le fléau de la peste*. Il est à plaindre qu'elle revient en lustre par un si triste sujet, toutefois pour nous furnir les moyens spirituels contre ces maux épidémiques; partant elle mérite d'attirer à soy tous les dévots habitans de cette populeuse ville qui doivent en cela suivre l'exemple des plus illustres d'entre eux, qui ont desjà frayé le chemin et avoué ce dessein, ayant assisté à la grande messe au jour de Mons. S. Eloy, nonobstant les grandes occupations qu'ils avoient d'ailleurs ; et afin qu'un chacun apperçoive le fondement de cette pieuse association, on représente en ce petit narré l'origine de l'archiconfrérie de Béthune, à laquelle elle a esté incorporée passé longtemps, comme dit est, et *s'y est rejoint tout fraischement sous l'aggréation authentique de Messieurs les Prévots et Mayeurs Souverains directeurs d'icelle archiconfrérie à Béthune, qui ont fait prières particulières pour le mesme sujet.*

J'avais signalé déjà ce fait d'une *nouvelle agrégation* de notre confrérie lilloise à la célèbre confrérie béthunoise, dans un court article inséré le 10 février 1884 dans le *Journal de Béthune*, fondé autrefois par mon beau-père, M. Reybourbon [1].

Or, en 1887, le R. P. Watrigant me communiquait un petit volume intitulé *Ægidii Cambier, e Societate Jesu, carmina. Duaci ex typographia M. Mairesse, sub signo Salamandræ, anno 1697*.

---

1. Ce petit volume contient : 1° *Lettres de l'institution de la miraculeuse confrérie de Monseigneur S. Eloy en la ville de Béthune, selon le vieux gaulois de ce temps* (19 pages) ; 2° *Origine de l'institution de la confrérie des charitables de S. Eloy, apostre des Pays-Bas, évesque de Tournay et de Noyon, patron tutélaire de Béthune et de Beuvry et par association de la ville de Lille* (7 pages) ; 3° *Extrait des indulgences et pardons donnez aux confrères et charitables de S. Eloy en la ville de Béthune, par les papes Grégoire XIII, Clément VII et Urbain XIII, item par quelques cardinaux, nonces apostoliques et évesques d'Arras, ausquelles les confrères de Lille participent en vertu de l'association* (3 pages) ; 4° *Les litanies de S. Eloy, défenseur contre la peste, de la Confrérie de Béthune et de l'association des confrères et consœurs de la ville de Lille* (3 pages) ; 5° *Autre oraison pour se vouer au service de S. Eloy* (1 page).

Les deux premiers articles sont exactement reproduits d'après l'*Histoire de l'institution, règles, exercices et privilèges de l'ancienne et miraculeuse confrérie des charitables de S. Eloy, apostre des Pays-Bas, évesque de Tournay et de Noyon, patron tutélaire de Béthune et de Beuvry, par le R. P. Antoine Delions, de la Compagnie de Jésus*, ouvrage approuvé par l'évêque de Tournai en 1643 et qui a eu de nombreuses éditions.

J'ai publié autrefois un petit opuscule intitulé : *Biographie Béthunoise*, Antoine Deslions, poète et historien. Béthune, imprimerie A. David, 1884, 16 pages in-12.

Ce précieux opuscule, petit in-octavo de 96 pages, est dédié à « *Nobilibus, ingenuis ac eruditis dominis Collegii Aquicinctini, in alma Universitate Duacena, philosophis, Mariæ annuntiatæ sodalitiis alumnis.* » Il contient un certain nombre de poésies, la plupart sous forme d'élégies. Celle de la page 77 est intitulée : *Insulæ, crassante pestilentia, unanimi civium voto, in illustrem Divi Eligii, Bethuneorum thaumaturgi, clientelam solemniter datæ.* (Lille, ravagée par la peste, se donne solennellement, de l'accord unanime de ses habitants, au puissant patronage de saint Éloi, thaumaturge de Béthune.)

Quel était ce Gilles Cambier ? Je le savais Lillois d'origine, mais je ne possédais pas d'autres documents biographiques. Je n'hésitai pas à m'adresser au R. P. Lallemand, du collège Saint-Michel, de Bruxelles. Voici les renseignements que je dois à son obligeance.

Gilles Cambier naquit à Lille le 17 août 1637, de Gilles et de Marie-Madeleine Dave, son épouse ; il étudia les humanités à Lille, au collège de la Compagnie de Jésus, durant sept ans. Après deux années de philosophie à Douai, au collège d'Anchin, et étant bachelier ès-arts, il entra au noviciat de la Compagnie de Jésus, à Tournai, le 3 octobre 1657. On le trouve professeur de poésie au collège de Mons en 1662 ; il enseigna la rhétorique dans la même maison en 1663, et au collège de Valenciennes l'année suivante. De 1665 à 1668, il étudia la théologie à Douai, où il fut ordonné prêtre en septembre 1668. Puis l'on perd sa trace jusqu'à sa mort, survenue au collège de Dinant, le 23 août 1671 ; le nécrologe dit qu'il était dans la 34e année de son âge et dans sa 14e année de religion. La lacune est peu considérable ; le R. P. Lallemand conjecture que Gilles Cambier, après ses quatre années de théologie, aura fait son « troisième an de probation » à Armentières, selon la coutume de la province gallo-belge, et qu'il aura été envoyé au collège de Dinant, où la mort le saisit moins d'un an après son arrivée [1].

L'auteur étant connu, il me restait à faire connaître son élégie, ou du moins à en donner une traduction ; ici encore, j'ai rencontré

---

1. Il y a eu plusieurs autres jésuites du nom de Cambier, notamment *Ignace-Gilles*, né à Lille, le 3 janvier 1643, mort en la même ville, le 16 mai 1669 et *Jude*, né à Lille, le 23 janvier 1595.

une « aide » aussi aimable qu'empressée chez un de nos distingués compatriotes, latiniste expert, le R. P. Roure, de la Compagnie de Jésus. Voici sa traduction :

Lille, ravagée par la peste, se donne solennellement, de l'accord unanime de ses habitants, au puissant patronage de saint Éloi, thaumaturge de Béthune.

Allez, vers de l'élégie : pourquoi rester muets après la guerre et la peste ? Allez, vers de l'élégie : ce double fléau demande des larmes. Le fer des combats avait donc fait couler trop peu de sang, et il pouvait se trouver un mal pire que la guerre ! La peste n'épargne pas ceux qu'a épargnés la fureur du soldat : mainte maison est en proie aux flammes de l'épidémie.

O Lille, quel châtiment dois-je croire que tu as mérité, pour devenir le but où frappent à la fois tant de traits ? Naguère tu marchais la tête plus haute que les villes tes voisines ; naguère tu étais l'ornement, l'amour de ton territoire. Tu florissais, pleine d'amour pour la piété, éprise du juste, riche de biens, forte par le nombre, charmante par ta position.

Telle tu étais ; un instant a emporté toute ta gloire ; tu n'es plus, rien ne reste de toi qu'une triste cendre ; et ce qui survit était destiné à être consumé pareillement par un semblable bûcher si la main d'Éloi n'avait été prompte à te secourir.

Mars avait d'abord déchargé sur toi ses sanglantes fureurs, mais cette première alarme fut bien légère auprès de celle causée par la peste. Le salpêtre et la poudre avaient ébranlé de toutes parts tes murailles ; mais cette foudre, on pouvait la prévoir. Les hommes tombaient en masse sous la balle sifflante ou sous le fer; mais l'ardeur du combat enflammait les courages. De tous côtés mille sujets d'alarme ; mais l'honneur était le prix de vaillantes blessures, et puis la mort allait face découverte et il y avait toujours l'espoir de se faire un nom. Fuir loin de la mêlée était chose facile au lâche ; il pouvait cacher en quelque retraite sa vie méprisable.

Maintenant il n'en va plus ainsi. Le fléau n'admet pas ces adoucissements; plus meurtrière est la javeline de la Parque, ni fuite, ni résistance n'arrêtant sa poursuite ; ni le manteau guerrier, ni le casque, ni le pesant bouclier ne sont d'aucune défense. Il n'est point de remède au mal, point de ressource dans l'habileté de la médecine, tout ce qui est frappé ne tarde pas à succomber.

La farouche sibitine agite, comme des dépouilles triomphales, les sombres voiles dont on recouvre les civières des morts. Dans la

ville, rien n'est en sûreté ; par les carrefours dévastés, on rencontre, à chaque pas, l'enleveur de cadavres, on entend le glas de deuil. La loi ordonne d'arracher les enfants mourants à la demeure de leurs parents et de les transporter dans les faubourgs. Il en est que la fièvre torture moins que les plaintes d'êtres chéris; pour plusieurs, c'est la mort de quitter leur famille. Des cadavres aux plaies béantes gisent raidis sur le sol. On voit des malheureux expirer au milieu du chemin. Celui-ci pleure son père ; celle-là sa sœur ; la petite fille, son aïeule ; la fille sa mère ; la belle-mère sa bru. Ceux que naguère la fidélité jurée unissait sous le même toit, n'échangent plus ni regards, ni paroles qui les soulagent. Plus de mère qui vienne recueillir les derniers baisers de son fils ; non, plus de mère. Celles que tourmente le cruel fléau, sont forcées de mourir abandonnées, loin de leurs enfants. Le frère n'ose aborder le seuil de son frère; l'épouse fuit son époux, comme on fuit un reptile malfaisant. La cause en est non la haine, mais la peur. Leurs regrets augmentent avec l'éloignement, et ces regrets les tuent comme ferait le fléau.

Tels sont les maux que je pleurais en moi-même. Soudain il me sembla que la maison s'ébranlait. Ce que je rapporte est merveilleux et cependant réel : prêtez-y votre foi. Je vis l'ombre du généreux Adriani [1]; il me parla, je lui répondis. Son aspect ne m'émut point d'horreur, soit qu'il le voulût ainsi, soit qu'il eût été jadis mon ami. Rien de funèbre à son extérieur, rien qui sentît la mort. Si ma mémoire est fidèle, son visage était souriant et radieux, tel en un mot que pendant sa vie mortelle, sa parole était sage et douce, son front sans nuage, son cœur sans amertume. Une étole blanche tombait de son cou sur sa poitrine; sa main droite portait une croix d'or, douloureux symbole. Pour le reste, il était tel que les enfants de Loyola. Tout semblable à lui, me parut Robert [2] : il s'était joint comme compagnon à son père Adriani. Je vis pareillement deux religieux [3] victimes naguère d'une pareille charité, portant au front pareille gloire.

« Ames généreuses, m'écriai-je, quel lieu habitez-vous ? Qui vous
« rappelle à la lumière ? Quel soin, quelle ardeur vous presse ? Quel
« est votre sort ? Quelle est la récompense de vos mérites, le glorieux
« prix de vos exploits ? »

---

1. Le P. Jean Adriani de la Compagnie de Jésus mourut à Lille en soignant les pestiférés le 29 octobre 1667.

2. Le P. Robert Waurans y mourut peu de temps après dans le même office de charité.

3. Deux Frères coadjuteurs de la même Compagnie de Jésus périrent dans le même ministère.

J'avais dit; ADRIANI commença : « Écoute bien mes paroles; je « viens t'apporter quelques renseignements : tu me fus cher autre- « fois, je te garde même affection après la mort. L'œuvre que tu « écris ne sied nullement; cesse de perdre à contre-temps tes « plaintes. Il y a des jours à chanter en vers élégiaques. Tu as tort « de maudire la peste, comme on maudit un crime ; tu as tort de « gémir sur ce qu'il paraît bon à la Providence de faire. Bientôt le « fléau apaisé par l'intervention d'ÉLOI ramènera des jours sereins « et joyeux. Si tu le veux, je te révèlerai prophétiquement l'avenir, « et je te donnerai des gages assurés de ma prédiction. »

Il avait parlé. Des rayons de feu l'entourèrent. Il me semblait être emporté moi-même par un mystérieux élan vers les astres. Veillé-je? je l'ignore. Tout à coup, s'ouvrent devant moi les vastes palais, les royaumes tout étincelants d'une lumière éternelle. Tout y est d'or ; les portes, les places découvertes, les murailles, les rues, les édifices, les vastes carrefours sont d'or. Telle fut la ville que décrit dans ses visions le prophète de Pathmos [1]. Là brille partout l'éclat des pierreries, là se dressent des tours de corail précieux, le faîte des édifices a les reflets de la sardoine. Les portes sont d'ébène ; des statues gigantesques sont taillées dans le diamant ; l'ivoire, en guise d'enduit, recouvre les murailles. Tout ce que chasse en son cours l'Indus riche en pierres précieuses, étincelle là, encore embelli par l'art.

Alors Adriani (il me voyait saisi par la nouveauté du spectacle) : « Tu aperçois le palais d'ÉLOI. Quiconque a offert sans peur sa tête « aux coups du fléau vient, après sa vie, habiter ce séjour. Ici est « plein de santé celui que nous avons pleuré victime des ardeurs « de la fièvre, celui qui a succombé à la corruption de ses plaies. « Il y a une lumière pour ces yeux, des parfums pour ces narines « qui auparavant ne voyaient, ne respiraient que la putréfaction. « A leurs oreilles retentissent de douces harmonies au lieu des « gémissements. Au lieu de la fièvre, une douce fraîcheur, une brise « légère les récrée; à leur front où siégeait la pâleur, brille le laurier; « une teinte de rose y a remplacé une livide sueur. En ce lieu « habitent aussi les Bienheureux qui d'ordinaire opposent leurs « remèdes aux épidémies. Nombre de clients les invoquent de votre « terre. Ici résident le héros de Pérouse [2] et la gloire de la famille « des Borromées [3], et celui que la barbarie romaine a percé de « flèches [4]. Roth, Xavier ont ici leur place. Mais tu auras plaisir à

1. Saint Jean l'Evangéliste.
2. Saint Florent de Pérouse, martyr.
3. Saint Charles Borromée.
4. Saint Sébastien.

« parcourir la demeure sacrée d'Éloi ; la porte en est ouverte, « viens. »

Tandis qu'il parle, il prend les devants. Alors je vis des choses que je suis forcé de taire, car les termes manquent pour les exprimer. Mon esprit non plus n'a pu toutes les retenir, accablé par la multitude même. Voici ce dont j'ai gardé la mémoire ; ici l'oubli eût été crime.

Le prince de ce palais siège au milieu de son domaine. L'éclat qui environne Sa Majesté inspire le respect. Son trône est entouré d'une barrière étincelante de chrysolithe. Je me détourne un instant tout tremblant d'un saint effroi ; mes yeux étaient trop faibles pour tant d'éclat. Près de là, dans un espace découvert croît un laurier verdoyant, et un ordre de colonnes en ferme l'enceinte. Là sont déposés des vases ciselés, antiques prix de la victoire ; tout autour se montrent les images de nos valeureux ancêtres ; on y peut lire leurs triomphes et leurs hauts faits dans les combats : c'est la merveille du palais.

« Eh bien ! mon père, lui dis-je, car je ne crois pas être importun, « conduisez-moi de grâce en ce lieu, et expliquez-moi fidèlement « toute chose. » Et lui docile à ma demande : « Regarde vers ta « droite ; nous nous en tiendrons à ce côté ; tout examiner serait « un trop pénible travail et cela seul a sujet au chant que tu « composes. Là tu peux reconnaître l'amour des habitants de Béthune « et leurs pieuses offrandes. Cette lame de métal te rappelle ces deux « ouvriers [1] qu'une même nuit enflamma d'un même zèle. Sur l'avis « du ciel, ils établissent une fête nouvelle que chaque année nos « arrière-neveux célèbreront selon l'usage antique. Sur cette autre « lame est figurée la cité de Béthune, une ville entière ramassée en « une petite feuille d'or. Voici le dôme consacré à saint Éloi, le « cierge qui ne se consume point [2], le sanctuaire où est déposé ce « flambeau immortel.

« Tu me demanderas peut-être où va ce convoi funèbre ? Que « signifient ces cercueils, ces draps lugubres ? Pourquoi celui-ci « marche en tête [3] et porte le premier le corps du défunt ? Quelles « sont ces douze torches et ces seize hommes ? Ils prennent soin « des funérailles : une noble ardeur les anime, une charitable piété « les entraîne. Ce tableau représente la peste et ces temps meurtriers « et ces morts répétées dans une ville malheureuse. La confrérie

1. Deux ouvriers qui établirent les premiers la Confrérie de Saint-Éloi à Béthune.

2. Le Cierge de Saint-Éloi qui, maintes et maintes fois allumé, ne diminue jamais (*Histoire de l'institution*, p. 49).

3. Les fonctions du président (même ouvrage), p. 26.

« d'Eloi va partout indistinctement[1] ; elle entre dans les maisons « encore infectées par les cadavres, elle y entre sans crainte. Le « venin, qui abat les corps robustes, désarme devant eux et perd sa « force. Celui-là porte sur ses épaules un cadavre. Quelques-uns « enfoncent les portes pour entrer dans les maisons fermées, ou « escaladent à l'aide d'une échelle une fenêtre laissée ouverte, car « il ne reste plus personne pour leur ouvrir : tout est mort, le fils, « le père et la mère, la fille, la famille entière. Des corps couverts « de tâches hideuses gisent sur une paille infecte, souvent des « cadavres nus recouvrent la terre nue. Ils trouvent des berceaux « laissés orphelins par la mort de la mère, des enfants qui ignorent « leur malheur, des épouses privées de leurs époux, des parents sans « leurs enfants, des sœurs sans leur frère.

« Ce soldat qui, pour courir au danger, a laissé ses armes, méritait « bien le nom de César[2]. Cet autre qui porte au front l'if funèbre, « inhuma de sa main deux mille pestiférés[3]. »

Mon père allait me montrer l'ordre où se célèbrent les fêtes, les cérémonies qui marquent chaque jour, combien de trépas ont été détournés, combien de plaies horribles guéries par la protection d'Éloi et la foi des habitants de Béthune. Tout cela m'intéressait, et cependant, Lille, je reporte vers toi mes regards en gémissant. La terre me parut un petit globe : les villes, les tours, la mer, les champs, les forêts, les fleuves apparaissaient à peine. Cependant à cette distance je reconnus la cité de mes pères. Hélas ! elle offrait le spectacle des ravages prolongés de la peste. Le monstre ailé n'épargne personne, la longue pique qn'il brandit ensanglante tout autour de lui. Que son aspect est farouche ! Cieux, calmez sa rage. Comme il lance de tous côtés des jets de feu et de soufre, par lui-même. Le feu brille en ses regards, son casque a le rouge reflet du feu, son épée jette des rayons de feu, son cimier est couronné de feu, mille éclairs lumineux jaillissent de ses épaules comme autant d'ailes légères, un petit bouclier de feu couvre son bras gauche. A ses côtés, tombe la foule tremblante, frappée par le mal, comme des épis de blé moissonnés par le fer.

« Est-ce là ce que tu me défends de pleurer, bon Père? m'écriai-je. « Est-ce là ce qu'il me faut chanter en de joyeux vers élégiaques ? » Tels furent mes soupirs.

Lui m'invite à reporter mes yeux vers Lille ; je les y reporte. Le ciel est tout étincelant de ce côté. Des hommes de tout âge se

---

1. On trouve exposées les fonctions des confrères, p. 24 et suivantes.
2. Le glorieux dévouement de César Colidart, soldat, p. 55.
3. Page 29.

pressent hors de leurs demeures ; un même élan les entraîne, et la voix d'Éloi les excite. « Où vont-ils? demandai-je. Quel jour nouveau « s'est levé sur ma cité? Qui est cause de tout ce mouvement, de « cette allégresse ? »

Je dis; il me répond aussitôt en ces termes : « Ils courent au « temple du vaillant Maurice. Là, objet de vénération, est un autel « rappelant la piété des habitants de Béthune ; là un sanctuaire est « consacré à Éloi. Vers ce lieu s'empressent les sénateurs et les « nobles représentants du Roi. Déjà les clairons sonnent ; les « mystères de grâce commencent. Éloi descend joyeux vers son « sanctuaire. L'enfant que tu vois près de lui, charmant de visage « et de parure, est l'ange qui fut envoyé de Béthune. C'est lui qui « veille à la garde de l'autel d'Éloi, qui prend soin de l'eau et du « feu sacré. Grâce à lui, Lille sera délivré du fléau qui la désole, « Éloi en écartera la peste. »

Je me réjouis à ces paroles. Tout-à-coup l'ange gardien prend son vol, il entre dans le temple où le peuple réclame le secours d'en haut. Entre ses mains brillait une coupe de cristal et dans la coupe une liqueur propre à opérer des merveilles [1]. Nous vîmes alors les fronts des fidèles arrosés de cette eau, et les portes des maisons marquées de cette rosée. L'eau mystérieuse est un gage de salut pour beaucoup de demeures, loin desquelles s'enfuit le monstre qui porte la peste.

Si tous avaient eu même ferveur, même piété, ô habitants de Lille, le fléau serait bien loin de vous. Continuez cependant vos supplications ; espérez un meilleur avenir : Éloi reçoit vos vœux d'une oreille favorable.

Tandis que du haut de la nuée, je crois adresser cet appel aux Lillois, toutes ces images s'évanouissent, la nuée disparaît ; je ne vois plus ni le Père Adriani, ni ses compagnons, ni les célestes palais. Je me retrouve dans ma chambre, comme auparavant, occupé de poésie, et chose plus étonnante, sur mon pupitre étaient quelques vers que j'avais écrits à la hâte à moitié endormi. Nous les dédions à Éloi; ils disent sa puissance. Nous les dédions aux fêtes établies par les habitants de Lille et de Béthune.

La confrérie de Saint-Maurice de Lille a disparu à la Révolution.

Quant à la confrérie des *Charitables de Saint Éloy*, de Béthune, créée en 1180, elle continue encore, de nos jours, son œuvre pie

1. C'est l'eau miraculeuse de Saint-Éloi dans laquelle on a jeté quelques gouttes du Cierge sans fin.

de conduire les morts à leur dernière demeure. Les plus notables habitants de la ville tiennent à honneur de faire partie de cette antique association.

Dernier représentant par alliance, d'une vieille famille béthunoise, j'ai voulu rappeler en ces quelques pages le souvenir de cette confrérie et le nom de REYBOURBON qui va disparaître avec moi.

Je joins à cette modeste note une gravure représentant la *Chapelle des Charitables*, bénite le 26 septembre 1880, et une autre gravure rappelant cette cérémonie.



Bénédiction de la Chapelle des Charitables de Béthune le 26 septembre 1880

LILLE, IMPRIMERIE LEFEBVRE-DUCROCQ.

Art. XI. — La Société est administrée par un Bureau central composé d'un président, de trois vice-présidents, de deux secrétaires, d'un bibliothécaire-archiviste et d'un trésorier.

Art. XII. — Au Bureau central est adjoint un Conseil formé de cinq membres élus, chaque année, en séance générale ; ces conseillers sont rééligibles.

Art. XIII. — Les publications de la Société comprennent deux séries parallèles :

1°. — Un *Bulletin* périodique destiné aux comptes-rendus des séances, aux travaux de peu d'étendue, aux notes et documents séparés et à de courts articles variés émanant des membres titulaires et des membres associés. Ce Bulletin sert de lien et d'intermédiaire entre tous les membres de la Société, qui peuvent y faire insérer leurs demandes de renseignements et y trouvent les réponses que ces demandes provoquent.

2°. — Des *Mémoires* réservés aux travaux plus étendus, aux inventaires d'archives et de collections, aux monographies et aux cartulaires. Cette seconde série est exclusivement réservée à la publication des travaux des membres titulaires.

Art. XIV. — L'admission des travaux présentés pour l'impression, soit dans le Bulletin, soit dans les Mémoires, est prononcée par le Bureau et le Conseil, sur le rapport d'une commission de trois membres.

Art. XV. — Tout travail inséré dans le Bulletin ou les Mémoires demeure la propriété de la Société. Les auteurs ont droit à cinquante exemplaires de leur travail, et peuvent, après entente avec le Bureau, faire exécuter des tirages à part à leurs frais.

Art. XVI. — Toutes les publications de la Société, Bulletin, Mémoires et Tirés à part, doivent porter sur la couverture le sceau de la Société ; les Tirés à part doivent contenir, dans le titre, la mention : Extrait du Bulletin (ou des Mémoires) de la *Société d'études de la Province de Cambrai*.

Art. XVII. — La Société s'interdit toute discussion ou publication étrangère à l'objet de ses études.

Art. XVIII. — En cas de dissolution de la Société, les fonds disponibles, après règlement intégral des dépenses en cours, seront répartis entre les membres existants de la Société, au prorata du chiffre des cotisations versés par chacun d'eux. Les livres et les collections, dont la destination ultérieure n'aura pas été spécifiée par les donateurs, seront mis en vente et le produit en sera réparti comme ci-dessus.

Art. XIX. — Aucune modification ne pourra être apportée aux présents statuts si elle n'est votée par les trois quarts des membres composant le Bureau et le Conseil et acceptée par la moitié plus un des membres titulaires et associés.

Les Statuts de la *Société d'Études* ont été approuvés par arrêté de M. le Préfet du Nord, en date du 29 avril 1899.

Streiflichter

zur Geschichte der Gesundheitsbelehrung und Gesundheitserziehung

Von Kreismedizinalrat

Dr. med. Dr. phil. Kurt Quecke

Sonderdruck aus „Die BEK-Brücke", Monatsschrift der Barmer Ersatzkasse
(1956)

Streiflichter zur Geschichte der Gesundheitsbelehrung und Gesundheitserziehung

Von Kreismedizinalrat Dr. med. Dr. phil. Kurt Quecke

In den Gesprächen mit dem Kanzler Friedrich *von Müller* äußerte *Goethe* einmal etwas überspitzt: *„Überhaupt geht die Krankheit den Menschen gar nichts an, er muß sie ignorieren: nur die Gesundheit verdient, remarkiert zu werden."* Goethe wollte damit die tapfere Haltung zum Ausdruck bringen, die jeder Mensch gegenüber Krankheiten bewahren soll, und die Energie, die er auf die Wiedererlangung der Gesundheit richten muß. Er selbst hat sich an diese Devise gehalten und zu jener Zeit gern den Spruch zitiert, der früher in der Umgebung Napoleons I. gebräuchlich war: *„L'Empereur ne connaît autre maladie que la mort."* (Der Kaiser kennt keine andere Krankheit als den Tod.)

Diese Auffassung sieht in der Gesundheit weniger einen Lebenswert an sich, sondern eine Chance, eine sichere Plattform für die Entfaltung des menschlichen Lebens in Leistung und maßvollem Genießen. Gesundheit ist in dieser Auffassung *subjektiv* das Freisein von Schmerzen und *objektiv* die Möglichkeit, den Körper jederzeit in den Dienst einer Aufgabe und einer Leistung stellen zu können.

Diese Ansicht deckt sich mit der von klugen Ärzten in früheren Jahrhunderten. Fast alle echten Existentialwerte des Menschen: Euphorie, störungsfreie Betätigung in Leistung und Genuß, Selbsterkenntnis, Selbstbewertung und Selbstentscheidung sowie lebendiges und geistiges Produktivsein setzen einen gesunden Körper voraus. Allerdings darf man auf der anderen Seite die Sorge um die Gesundheit nicht übertreiben, nicht in einem reglementierten Zeremoniell mit hypochondrischer Selbstbeobachtung sein Gesichtsfeld ausschließlich auf sie einengen. Friedrich *Rückert* hat diesem Gedanken Ausdruck gegeben, als er schrieb:

„Bist ein köstliches Gut, o Gesundheit, für den Gesunden,
Der sich deiner erfreut unwissentlich; aber für einen,
Der der Gesundheit wegen spaziergeht und der Gesundheit
Wegen den Bocksprung macht, der Gesundheit wegen die Lungen
Anstrengt, um im Felsen ein schlummerndes Echo zu wecken:
Dem, o Gesundheit, bist du, wie mir, ein lästiges Pflegkind."

Wir mußten diese Gedanken voranschicken, weil sie uns das Ziel und eventuelle Fehler der Gesundheitserziehung und Gesundheitsbelehrung vor Augen führen. Der Arzt, der sich auf diesem Gebiet betätigt, würde völligen Schiffbruch erlitten haben, wenn seine Aufklärungen zu einer Überängstlichkeit der Bevölkerung führen würden. Wie überall im Leben kommt es auch hier auf das rechte Maß und die Harmonie an. Ziel kann nur sein, dem Laien den Wert der Gesundheit ins rechte Licht zu rücken und dabei die Skylla einer überängstlichen Hypochondrie und die Charybdis einer leichtfertigen Gesundheitsschädigung durch falsche Lebensgewohnheiten in gleicher Weise zu vermeiden. Unterschätzung und Überbewertung der Gesundheit sind in gleicher Weise von Übel.

Griechen und Römer

Auf den folgenden Seiten soll nun versucht werden, die Auffassungen früherer Jahrhunderte zu diesem Thema kurz zu skizzieren. Bei den Griechen mit ihrem außerordentlich sicheren Stilempfinden galt Gesundheit als das thaumaturgische Geschenk einer jugendlichen Göttin. *Hygieia*, die jungfräuliche Tochter des Asklepios, des Gottes der Heilkunde, war für sie die Personifizierung der physischen und geistigen



Hygieia, die griechische Göttin der Gesundheit.

Gesundheit. Der Kult der Gesundheitsgöttin war wohl zunächst im Peloponnes, in der Nähe von Sykion beheimatet. Daneben erhielt auch noch *Athene*, die Lieblingstochter des Zeus, den Beinamen Hygieia. Auch Athena Hygieia wurden heilende Kräfte zugestanden. Später wurden die beiden Göttinnen der Gesundheit manchmal miteinander verwechselt oder verschmolzen.

Als Tochter des Asklepios war Hygieia mit dem Heilgott in dessen Tempeln vereint. Sie betreute die heiligen Schlangen und fütterte sie mit liebevoller Sorgfalt. In den Plastiken wird sie als eine anmutige, jugendlich schöne Frau dargestellt. Um ihren Arm ringelt sich die Schlange, der die Göttin Speise aus einer Schale reicht. In der berühmten Statuengruppe des Vatikanischen Museums in Rom steht sie rechts neben dem Vater, gleichsam neben dem heilkundigen Wissen des Mannes die pflegende Hand der Frau verkörpernd.

Gesundheit war für die Griechen eine unerläßliche Bedingung für das Genießen aller anderen Lebensgüter. *Ariphron* (4. Jahrhundert v. Chr.) besang sie in einem Hymnus „An die Gesundheit", der in der Übertragung durch Rudolf *Bayr* hier wiedergegeben sei:

„Gesundheit, älteste der Seligen,
Mit dir wohnte ich gern die Frist,
Die zu leben noch mir gegönnt;
Mögest auch du
Freundlich mir Hausgenosse sein.
Denn hat Anmut der Reichtum,
Sind wohlgeraten die Kinder,
Gedeiht zu Glanz
Und rechtem Frommen die Herrschaft,
Beglückt dich Liebe,
Die mit heimlichem Netz du erjagtest,
Ließ andere Freuden noch
Gott dir erblühn, lösende Ruh
Nach Arbeit und Plage —
O selige Göttin,
In deinem Segen nur blühten sie auf,
Hatten Glanz sie und Anmut des Frühlings."

Bei den Römern war die sabinische Göttin *Dea Salus* die Verkörperung der Gesundheit. Auf dem Quirinalshügel in Rom wurde ein Tempel für ihren Kult errichtet. Man stellte sie auf einem Thron sitzend dar, das Haupt war mit heilkräftigen Kräutern bekränzt, und in der Hand hielt sie eine Kugel. In den ihrem Kult geweihten Tempeln wurde das Augurium Salutis abgehalten, ein alter Brauch, der unter dem Kaiser Augustus wieder auflebte. An dem für diesen Tag bestimmten Ritus befragten die Römer ihre Götter, ob das Volk für den Frieden beten dürfe. Den römischen Heeren war an diesen Tagen das Kämpfen und Marschieren untersagt. Die Priester des Tempels der Hygieia bzw. der Dea Salus besaßen das alleinige Recht, Weihopfer für



Asklepios, der griechische Gott der Heilkunst, mit seiner Tochter Hygieia. Rom: Vatikanisches Museum.

die Gesundheit einzelner Bürger wie auch für das Wohl des gesamten Staates darzubringen. Bisweilen wird Hygieia auch als verschleierte Frau dargestellt. Ihr weihten die Römerinnen ihre Haarlocken.

Mittelalter

Das Mittelalter hat ein hochbedeutsames Literaturdenkmal der Gesundheitsbelehrung in dem *Regimen sanitatis Salernitanum* (Salernitanische Gesundheitsanweisung) hervorgebracht. Es ist dies ein medizinisches Lehrgedicht, das von der Hand unbekannter Rhapsoden verfaßt in leoninischen Versen diätetisch-prophylaktische Regeln zusammenstellte. Entstanden ist der Kern des Werkes Ende des 11. oder Anfang des 12. Jahrhunderts in *Salerno* (südlich Neapel), der weltberühmten Medizinschule des Mittelalters in Süditalien. Die älteste uns erhaltene Fassung verdanken wir dem aragonesischen Arzt *Arnald von Villanova* (um 1235 bis 1311). Sie stammt aus der Zeit um 1300. Damals umfaßte das Gedicht in den uns erhaltenen Handschriften zumeist 362 Verse. Als der neapolitanische Forscher Salvatore *de Renzi* (1800—1872) im Jahre 1852 alle bis dahin bekannten Verse des Gedichtes zusammenstellte, waren es rund zehnmal mehr, nämlich 3526 Verse.

Das zeigt, wie weit dieses Lehrgedicht als ein *echtes Gesundheitsepos* in das Bewußtsein des Volkes eingedrungen ist. Auch von anderen populären Dichtungen ist bekannt, daß ihre Volkstümlichkeit dazu führte, immer mehr Verse und Strophen hinzuzufügen. Erinnert sei in diesem Zusammenhang nur an das *Lied vom Doktor Eisenbart*. Die ersten gedruckten Bücher der deutschen Medizin im 15. Jahrhundert sind Übersetzungen des Salernitanischen Gedichtes. Mehrere hundert Fassungen in allen Sprachen der Welt sind bis heute bekannt geworden. Anderes ist geradezu sprichwörtlich geworden, ohne daß man noch an die Quelle denkt. Beispielsweise ist das Zitat: „*Nach dem Essen sollst du ruhn oder tausend Schritte tun*“, das *Goethe* in seinem „Götz von Berlichingen“ verwendet, dem Regimen sanitatis entnommen (Post coenam stabis seu mille passus meabis). In vielen Fällen war es mehr der Wohlklang des lateinischen Verses als der Inhalt, der zur Popularität führte. Dem Ohre prägen sich diese Strophen sehr leicht ein, z. B. „Contra vim mortis, nulla est herba in hortis“ *(Gegen den Tod ist kein Kraut gewachsen).*


Diß biechlin sagt von dem Regiment der ge-
sundheit durch alle monat des gantzen jars.
Also das zetütsch gemacht ist vonn eynem
büechlin dz die meister der hohē schulen võ
Paryß gesandt habē dē künig võ Engelāt.

Titelblatt einer deutsch-lateinischen Ausgabe des Regimen sanitatis Salernitanum (um 1500). Die Angabe, daß die Universität von Paris Verfasser der Gesundheitsanweisung sei, ist falsch und beruht auf einem Übersetzungsfehler.

Wie beliebt das salernitanische Gedicht war, ergibt sich auch daraus, daß 1477 die medizinische Fakultät der Universität Montpellier und 1519 die Pariser Fakultät ein neues Regimen veröffentlichten, das sich jedoch nicht gegen das der Schule von Salerno behaupten konnte.

Wahrscheinlich ist der hygienische Teil der älteste. Aus ihm kann man auch am besten ersehen, welche Ratschläge den Patienten im Mittelalter gegeben wurden. Neben der Gesundheit spielt die *Erreichung eines langen Lebens* eine große Rolle. Wer alt werden will, der muß nach der Auffassung der Ärzte von Salerno schon frühzeitig wie ein Greis leben. Die Mahnungen griechischer Ärzte zur *Mäßigkeit* werden wiederholt. Das Gedicht gibt genaue Anweisungen für die gesundheitliche Lebensführung in jedem Monat und für jede Jahreszeit. Art und Menge der Nahrung, Purgieren und Aderlaß, Häufigkeit des Geschlechtsverkehrs, Zahl und Länge der Spaziergänge werden streng vorgeschrieben. Als durchschnittliche Schlafenszeit für den Erwachsenen werden sieben Stunden empfohlen. Auf keinen Fall soll

man weniger als sechs Stunden schlafen. Weiter muß man die Lage beim Schlaf beachten. Der Schlaf am Tage wird als gesundheitsschädigend abgelehnt.

Besondere Beachtung muß man der *Verdauung* schenken. Zwei- bis dreimal täglich muß der Darm, sechsmal täglich die Harnblase geleert werden. Keine Verpflichtung, selbst die einem König gegenüber, kann so wichtig sein, daß sie den Menschen an der



Mittelalterliches Hausleben, Baden von Kindern (15. Jh.). Kupfer von J. von Meckenem.

Verrichtung seiner wichtigsten körperlichen Funktionen hindern könnte. Drastisch wird eingeschärft, daß man Darmwinde auf keinen Fall zurückhalten sollte. Die Gesundheitsanweisung von Salerno stimmt hier ganz mit dem holländischen Sprichwort überein: *„Better in de wiede Welt, as in dat enge Boïck."*

Bäder werden angeraten bei Kopfschmerzen, Fieber und frischen Verwundungen. Nach dem Bade soll man nicht schreiben, weil das den Augen schädlich ist. Auch sonst bestand im mittelalterlichen Abendland die Meinung, daß Bäder außerordentlich gesundheitsfördernd seien. Insbesondere lobte man in dieser Hinsicht die Maienbäder. Mit der erwachenden Natur kamen dem Wasser im Mai stärkende Kräfte zu.

Bei der *Ernährung* riet die Schule von Salerno zu einer eintönigen Kost. Hierbei würde der Körper besser als bei einer abwechslungsreichen Nahrung gedeihen. Von den Früchten sollten Kirschen, Pflaumen, Trauben und Feigen für den Menschen günstig sein, Birnen und Äpfel dagegen schädlich. Als Getränk wird der Wein empfohlen, Wasser dagegen abgelehnt. Dieser zunächst vielleicht seltsam anmutende Rat dürfte sicher seine Berechtigung gehabt haben, weil man zur damaligen Zeit in Süditalien wohl kaum regelmäßig einwandfreies Trinkwasser beschaffen konnte. Vor Käse und Milch wird gewarnt, weil sie oft Hautausschläge verursachen. Dagegen wird die Butter gelobt, weil sie gleichzeitig ein gutes Abführmittel sei. Bei den *Gemüsen* wird darauf hingewiesen, daß sie oft gleichzeitig *Nahrungs- und Heilmittel* sind. Beispielsweise könne Porree die Frauen fruchtbar machen und bei der Blutstillung verwandt werden. In Honig und Essig getauchte Zwiebeln heilen Hundebisse, kleingestoßen dienen sie als Haarwuchsmittel. Nüsse enthalten ein starkes Gift.

In den erweiterten Fassungen enthält das Gedicht später auch eingehende Kapitel über Heilmittel, Pathologie und Therapie, Physiologie und gibt kurze Hinweise über den Bau des menschlichen Körpers. Während die ursprünglich kurze Fassung zur Belehrung von Laien gedacht war, fanden später die erweiterten Fassungen als medizinisches Kompendium sogar im medizinischen Unterricht Verwendung.

Mit einem Rat, der auch heute noch seine Berechtigung hat, wollen wir das Regimen sanitatis Salernitanum verlassen. Der Laie wird eindringlich gewarnt, bei Erkrankungen sich einem Scharlatan oder Kurpfuscher anzuvertrauen. In solchen Fällen kann nur der Arzt helfen:

„Sensus et ars medici curant, non verba sophistae. Hic aegrum relevat curis, verbis necat iste."

(Nicht die Worte des Sophisten heilen, sondern die Vernunft und die Kunst des Arztes. Der Arzt hilft dem Kranken durch seine Kuren, der Sophist tötet ihn durch das Geschwätz.)

Methodische Darstellung des Gesundheitsbegriffes

Aus dem Mittelalter stammen auch die Ansätze zu einer didaktischen Lehre über die Gesundheit, die in besonders schöner Weise die biologischen Zusammenhänge, die *gemeinsamen Möglichkeiten von Arzt und Patient* in der Krankheitsverhütung und zuletzt auch den Bereich aufzeichnet, wo dem Menschen keine sichere Möglichkeit der Vor-

sorge gegeben ist. Der Leser, dem die gesamte Aufzählung zu lang und trocken erscheint, präge sich wenigstens die drei Hauptbereiche ein.

Man war der Auffassung, daß sich das Leben des Menschen in drei Bereichen biologischer Gegebenheiten konstituiert, die als *res naturales, res non naturales* und *res praeter naturales* bezeichnet wurden. Bis weit in das 18. Jahrhundert hinein ist diese methodische Einteilung des Gesundheitsbegriffes immer wiederholt worden.

Die Aufgliederung ergibt folgendes Bild:

A. *Res naturales,* die natürlichen Dinge. Es sind jene Fakten, die den gesunden Zustand des Körpers ausmachen. Drei Teilgebiete waren hierbei besonders zu beachten:

a) Die *Gesundheit selbst,* wie sie dem Menschen von der Natur mitgegeben wurde. Bei gutem Gesundheitszustand befinden sich alle Teile des Körpers in funktionstüchtigem Zustande und erfüllen ungehindert ihre Verrichtungen. — b) Die *Ursache der Gesundheit.* Sie beruht auf der Güte der Säfte und der festen Teile des Körpers. — c) Die *Wirkungen der Gesundheit.* Sie äußern sich darin, daß der Körper alle Funktionen mühelos erfüllt. Hierzu gehören als wichtigste Funktionen, daß die Exkremente wie Kot, Urin, Menstrualblut, Schleim, Ohrenschmalz usw. in richtiger Menge und Zusammensetzung ausgeschieden werden, daß die wichtigsten Sekrete wie Muttermilch, Samen des Mannes, Chylus und Galle gut beschaffen sind und bis zum richtigen Zeitpunkt ihrer Verwendung zurückbehalten werden. Weiter müssen die Sinnesorgane und Sprechwerkzeuge intakt und Arme und Beine freibeweglich und in Ordnung sein.

B. *Res non naturales,* die „nicht natürlichen" Dinge. Es sind jene Gegebenheiten, bei denen es vom Willen des Menschen, von Gebrauch oder Mißbrauch abhängt, ob sie dem Menschen nützlich oder schädlich sind. Sechs Teilgebiete werden hierbei aufgezählt:

a) *aër,* die Luft, b) *cibus et potus,* Speise und Trank, c) *motus et quies,* Bewegung und Ruhe, d) *somnus et vigilia,* Schlafen und Wachen, e) *animi pathemata,* Gemütsbewegungen, f) *excreta et retenta,* Ausscheidung von Exkreten und die Bildung sowie richtige Verwendung von wichtigen Sekreten.

C. *Res praeter naturales,* widernatürliche Sachen oder Dinge. Hierher gehören als Teilgebiete:

a) *morbi,* die Krankheiten selbst, b) *causa morborum,* die Ursache der Krankheiten, c) *symptomata sive effectus morbi,* die Krankheitszeichen.

Ich halte diese systematische Einteilung durchaus für wertvoll. Man kann mit ihr sogar heute noch praktisch arbeiten, da sie äußerst instruktiv die Möglichkeiten der Gesunderhaltung absteckt. Im Bereich der res naturales ist jedes Individuum durch sein Erbgut biologisch determiniert. Ist z. B. ein Mensch mit einer Hasenscharte, einem



Maßnahmen zur Erhaltung der Gesundheit im Sinne der Schule von Salerno. Aderlassen, Schröpfen, Bäder; rechts harnschauender Arzt. Fabel vom reichen Mann. Kupfer von Aldegrever aus dem Jahre 1554.

Herzfehler oder einer Mißbildung der Niere geboren worden, so kann zwar die ärztliche Kunst heutzutage in vielen Fällen den Schaden „reparieren". Oft aber ist es schwer, einen vollkommenen Funktionszustand des mißbildeten Organs zu erreichen. Ebenso ist es praktisch unmöglich, sich im Bereich der res praeter naturales gegen alle Krankheiten und Unfälle zu schützen. Auch der Vorsichtigste kann einer äußeren Gewalteinwirkung zum Opfer fallen oder an einer bösartigen Geschwulst oder an einer Tuberkulose erkranken.

Das größte und dankbarste Gebiet ärztlicher aufklärender Arbeit ergibt sich im Bereich der Res non naturales. Vom Arzt angeleitet liegt es hier *beim Patienten selber,* ob ihm das Leben zur Gesundheit oder zur Krankheit ausschlägt. Gesundheitsbelehrende Schriften des Mittelalters und der Neuzeit haben sich deshalb diesem Teilabschnitt besonders gewidmet. Eine bedeutsame Schrift

eines unbekannten Verfassers ist in diesem Zusammenhang die *„Groß-Schützener Gesundheitslehre“*. Die einzige bisher bekannte Handschrift dieser Art wurde 1530 auf Papier niedergeschrieben und stammt aus der Schloßbibliothek des Grafen Kollonitsch in Groß-Schützen (Vel'ké Leváre bei Preßburg in der Slowakei). 1936 kam sie bei einem Prager Antiquar zur Versteigerung und wurde von dem bedeutenden Germanisten und besten Sachkenner der deutschen mittelalterlichen Fachprosa Prof. Dr. Gerhard *Eis* (jetzt Heidelberg) erworben, der sie 1943 herausgab und publizierte.

Die Schrift ist im oben geschilderten Sinne der Res non naturales aufgegliedert mit einzelnen kleineren Abweichungen, und zwar: 1. aër (Von dem luft), 2. motus animi (Zufäll), 3. exercitium (Übung), 4. somnus (Von dem slaffen und wachen), 5. cibus et potus. Die 6. Gegebenheit, evacuatio, hat kein eigenes Kapitel erhalten, sondern wird unter Speise und Trank nebenbei abgehandelt.

Die einzelnen Abschnitte dieser Gesundheitslehre sind sehr verschieden lang. Die ersten vier Teilabschnitte werden nur kurz und summarisch behandelt. Dagegen handelt der Verfasser ganz ausführlich über Speise und Trank. Das Werk ist deshalb weitgehend eine Ernährungslehre im Dienste der Gesundheit, wobei manche Bemerkungen über Pflanzenkunde, Feld- und Gartenbau, Drogeneinfuhr, Wohnungshygiene, Leibesübungen, Tierzucht und Jagd einfließen. Hinsichtlich des mutmaßlichen Verfassers äußert sich Eis sehr vorsichtig. Er hält es für möglich, daß er in der Preßburger Gegend gelebt hat, wo er etwa Mitglied der Academia Istropolitana oder der Sodalitas Litteraria Danubiana gewesen sein könnte.

Lebensverlängerung

Eine Frage, die mit der Gesundheitserziehung aufs engste zusammenhängt und die wir oben kurz streiften, ist die der Verlängerung des Lebens. Wir erinnern in diesem Zusammenhang auch an den Titel der berühmten Schrift von Christoph Wilhelm *Hufeland* (1762—1836): „Die Kunst, das menschliche Leben zu verlängern“, die erstmals 1797 in Jena erschien. Der Patient richtete zu allen Zeiten an den Arzt die Frage, ob sein Maßhalten in der täglichen Lebensführung in der Form der Verlängerung des Lebens belohnt wird.

Die mittelalterliche Auffassung ging meistens dahin — wie es auch das salernitanische Lehrgedicht zum Ausdruck brachte —, daß man kurz und intensiv oder lang und maßvoll leben könne. Das Lebensintegral sollte das gleiche bleiben. Man konnte den Becher des Lebens gierig hinunterstürzen oder langsam schlürfen, sein Inhalt und die Menge erfuhren dadurch keine Veränderung.

Weiter warf man in der praktisch ausschließlich theologisch orientierten Zeit des Mittelalters die Frage auf, ob nicht alle menschlichen und ärztlichen Bestrebungen dieser Art nutzlos seien, da Gott das Ende des Lebens unumstößlich festgesetzt habe. Detaillierte und eingehende Ausführungen zu dieser Frage sind uns besonders aus dem Judentum und Islam bekannt geworden. Dem großen Philosophen, Theologen und Arzte *Rabbi Moses Maimonides* (1135 bis 1204) wurde von seinem Schüler Joseph *ben Jehuda* (um 1160—1226), der als Arzt in Aleppo wirkte, die Frage vorgelegt, ob der Zeitpunkt des Todes für den Menschen vorherbestimmt ist oder nicht. Dieses Problem, das sog. *Adjal,* ist im Islam lebhaft diskutiert worden und hängt eng mit der Frage nach dem Wesen Gottes und der Willensfreiheit des Menschen zusammen. Auch an anderen Stellen seiner Schriften hat sich Maimonides zu diesen Fragen geäußert.

Im Gegensatz zu der Meinung der islamischen Orthodoxie stellt er sich auf den Standpunkt, daß der Mensch durch geeignete Maßnahmen und das Vermeiden von Krankheiten und Unfällen sein Leben verlängern kann und führt für diese Meinung theologische und medizinische Gründe an. Erfolg wird der Mensch hinsichtlich der Lebensverlängerung dann haben, wenn er den Geboten des Religionsgesetzes und der Vernunft entsprechend lebt.

Alle Exzesse muß der vernünftige Patient meiden. *„Wenn man“*, so sagt er wörtlich, *„wie es die Dummen tun, nur den Leidenschaften folgt, wird das Verlangen nachzudenken vernichtet, verdirbt der Körper und der Mensch geht zugrunde, bevor der natürliche Ablauf seines Lebens es erfordert.“*

Maimonides erkannte klar, daß dem Arzt alle Wege verbaut werden, wenn er glaubt, daß Gott Tod und Krankheit genau fixiert hat und nirgends ein Platz für die gemeinsame Anstrengung von Arzt und Patient um Gesundheit und Genesung übrig bleibt. Spätere Ärzte, unter ihnen auch *Paracelsus* (1494—1541), haben sich der Ansicht des Maimonides angeschlossen. Paracelsus hat

ganz deutlich erklärt: *„do ist kein terminus mortis gesezt, auf welchen tag wir sterben sollen, sonder wir haben das in unserm gewalt.“*

Beginn der Neuzeit

Die Erfindung des Buchdrucks bot Ende des 15. und im 16. Jahrhundert die Möglichkeit, gesundheitsbelehrende Schriften mit weit größerer Verbreitung zu publizieren. Oftmals handelt es sich um Gesundheitsanweisungen, die ursprünglich für eine hochgestellte Persönlichkeit verfaßt worden waren. Auch Einzelthemen, wie z. B. Säuglings- und Kleinkinderpflege, werden schon monographisch behandelt. In den jährlich erscheinenden Volkskalendern findet sich mancher Hinweis für die Erhaltung der Gesundheit. Gegen das Saufen und die Völlerei, die zur Zeit der Renaissance recht verbreitet waren, zogen Schriftsteller und Dichter, Ärzte und Maler gemeinsam zu Felde.

Manches davon paßt noch recht gut in unsere jetzige Situation, wo das heimliche oder unheimliche Überessen, das *„Overeating“* der Angloamerikaner, die daraus sich herleitende Fettleibigkeit, einschließlich der damit verknüpften zahlreichen Regulationsstörungen, zu einem therapeutischen Kreuz für Ärzte und Patienten geworden ist. Der Nürnberger Meistersänger Hans *Folz* versuchte 1482 diese Kenntnis dem Publikum in formal etwas ungelenken, aber inhaltlich richtigen Versen nahezubringen:

„Es werden fil me leut versert
von ubriger füll dan durch das schwert.“
*(Weit mehr Leute werden versehrt
durch Völlerei als durch das Schwert.)*

„Sich hüten vor der fülerei
ist die aller höchst ercznei.“
*(Sich hüten vor der Völlerei
ist die allerbeste Arznei.)*

Noch plastischer hat es für die heutige Zeit ein Hildesheimer Kollege seinen Patienten vor Augen gerückt, der in seinem Wartezimmer folgenden Spruch anbrachte:

*„Gelebt, geliebt, geraucht, gesoffen,
und dann alles vom Arzt erhoffen.“*

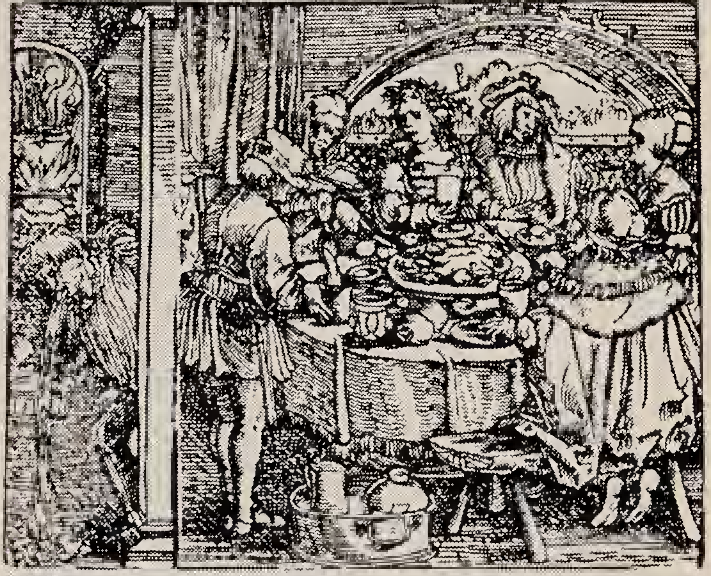
In den Reichsabschieden (z. B. 1497 Lindau, 1498 Freiburg, 1512 Trier und Köln) wird ebenfalls gegen die allzu üppigen Gastmähler und vor allem gegen den *Alkoholmißbrauch* unter Androhen schwerer Strafen Stellung genommen, ohne jedoch einen nennenswerten Erfolg zu erzielen.

Ein recht gebräuchliches Werk der Gesundheitsbelehrung war im 16. Jahrhundert



Die Folgen der Ausschweifung in Wein, Weib und Spiel. Holzschnitt in der Weise des Hans Baldung genannt Grien, ca. 1510. Gotha, Kupferstichkabinett.

Vonn dem grewlichen laster
der trunckenheit/so in disen letsten zeiten erst
schier mit den Frantzosen auff kom̃en/Was füllerey / sauffen vñ zůtrin-
cken/für jamer vnd vnradt/schaden der seel vñ des leibs/auch armůt vñ
schedlich not anricht/vñ mit sich bringt. Vñ wie dem vbel zů rathē
wer/grundtlicher bericht vñ ratschlag/auß götlicher
geschrifft. Sebastian Franck.



Hůt euch das ewer hertz nit werd beschwerdt mit fressen vnd sauffen
vnd sorg der narung/vñ kom̃ diser tag schnell vber euch/Luce. 21.

Titelseite einer Schrift des Sebastian F r a n c k aus dem Jahre 1532, die vor dem Alkoholmißbrauch warnt.

der schon aus dem Mittelalter stammende erdichtete Aristotelesbrief, der angeblich hygienische Ratschläge für Alexander den Großen gab. Darin hieß es, daß man mit dem Essen aufhören solle, ehe man völlig gesättigt ist, eine Auffassung, die in die sprichwörtliche Redensart eingegangen ist, wonach man das Essen unterbrechen soll, wenn es am besten schmeckt.

Manche Autoren wiesen schon zu dieser Zeit auf eine kräftige und möglichst wenig denaturierte Nahrung hin. Ein uns nicht näher bekannter Mann, Johann *Tollat von Vochenberg*, der angibt, ein Schüler des Wiener Professors *Schrick* zu sein, rät den Gesunden, kräftiges Roggenbrot zu essen. Nur für die Kranken sei das Weißbrot besser: „Item dem gesunden menschen ist das rocken brot und den krancken das weiß besser."

In einer Sonderschrift: „Ein regiment der jungen kinder", erstmalig 1473 in Augsburg

Ein regiment der jungen kinder
Wie man sy halten vnd erziechen sol von
irer gepurt biß sy zů iren tagen komen.



Titelseite einer Gesundheitsanweisung für die Wartung, Ernährung und Erziehung von Säuglingen und Kindern. Verfasser ist der Augsburger Arzt Bartholomaeus M e t l i n g e r. Druck aus dem Jahre 1497.

erschienen, befaßte sich der Augsburger Arzt Bartholomaeus *Metlinger* mit der Hygiene im Kindesalter. Wichtig und notwendig war hierin u. a. der Ratschlag, den Kindern auf keinen Fall Alkohol zum Trinken zu geben, eine Mahnung, der man unbedingt beipflichten muß, ist doch das kindliche Gehirn sehr viel alkoholintoleranter als das des Erwachsenen.

Eine vorbeugende ärztliche Untersuchung von Gesunden, die in jüngster Zeit von den verschiedensten Seiten wieder gefordert wurde — man denke nur an den Plan des Frankfurter Bundestagsabgeordneten Prof. *Preller*, an das für diesen Zweck vorgeschlagene Bon-System von Prof. *Neuffer* (Stuttgart) und ähnliche Vorschläge —, hat ebenfalls ihre Vorläufer im 16. Jahrhundert. Beispielsweise hat sich der Colmarer Arzt Lorenz *Fries* (Phrusius, ca. 1485 bis ca. 1530) in seinem *„Spiegel der artzney"* hierfür eingesetzt. Er schärft weiterhin den Patienten dringend ein, den Arzt sofort aufzusuchen, wenn man die ersten Zeichen eines Unwohlseins spürt.

Auch die jährlich erscheinenden *Volkskalender* enthielten manchen brauchbaren Ratschlag für die Erhaltung der Gesundheit. Zunächst fand man in ihnen vorwiegend Hinweise zur Bestimmung christlicher Festtage, später kamen dann ausführliche Zusätze astrologischen, landwirtschaftlichen und medizinisch-hygienischen Inhalts hinzu. Verfasser waren oftmals die berühmtesten Ärzte ihrer Zeit. Die Laien fanden in diesen Kalendern angegeben, an welchen Tagen sie sich zur Ader lassen sollten, wann man schröpfen sollte, baden, Arzneimittel einnehmen oder Geschlechtsverkehr ausüben.

Ganz besondere Aufmerksamkeit schenkte man der Gesundheit in Verbindung mit den Seuchenzügen der Pest, war doch hier Krankheit nicht nur das individuelle Schicksal eines einzelnen, sondern möglicherweise der Ausgangspunkt für eine schreckliche Epidemie, die ganze Städte und Landstriche entvölkern konnte. Besonders die Stadt Venedig war es, die sich schon im 14. Jahrhundert mit energischen Maßnahmen gegen die Pest zur Wehr setzte. 1348 wurde ein Gesundheitsrat geschaffen, dem drei Adelige angehörten. 1374 erließ man strenge Regeln und Vorschriften gegen das Einschleppen dieser Seuche. Reisende, die aus Pestgegenden kamen, durften den Boden Venedigs nicht betreten. Zur Absonderung pestkranker Patienten und verdächtiger Waren wurde 1403 ein Quarantänehaus eingerichtet,

wie es auch die Stadt Marseille seit dem Jahre 1383 hatte. Zur Kontrolle von Krankheitsverdächtigen führte Venedig 1485 Gesundheitspässe ein.

Die möglichen Schädigungen durch Alkoholmißbrauch waren den Ärzten des 16. Jahrhunderts wohlbekannt, und man machte die Patienten hierauf aufmerksam. Heinrich *Stromer von Auerbach d. Ä.* mahnte in einer Monographie, die 1531 sowohl lateinisch als auch deutsch erschien, die Patienten vor den möglichen Folgen der Unmäßigkeit. Die Trunkenheit, so sagte er, belastet das Gehirn und die Glieder. Der Rausch verursacht Kopfweh. Trunkenbolde werden wassersüchtig und sterben oft am Schlaganfall. An der mittelalterlichen Auffassung, daß Wein, mäßig genossen, ein vorzügliches Heilmittel sei, hält jedoch auch Stromer fest. In dem auch heute noch geläufigen Begriff des „Stärkungsweines" lebt diese Auffassung als ein altes volksmedizinisches Relikt weiter.

Einzelne Separatschriften machten ganz besonders die Gefährlichkeit des Branntweins bekannt. Wir kennen den Wiener Professor Michael *Schrick*, den Nürnberger Wundarzt Hans *Folz* sowie die Frankfurter Stadtärzte Johann *Boil* und Johann *Wonneke von Cuba* als Verfasser derartiger Schriften. Die evangelischen Reformatoren, die ihrer Gemeinde gute Hirten sein wollten, haben sich ebenfalls mit diesen Dingen befaßt. Nimmt man Martin *Luther* als Gewährsmann, so muß die Trunksucht als ein spezifisch deutsches Laster dieser Zeit angesehen werden, heißt es doch bei ihm: „Es mus aber ein jeglich land seinen eigen Teufel haben, Welschland seinen, Frankreich seinen. Unser deudscher Teufel wird ein guter weinschlauch sein und mus Sauff heißen."

Von größter Bedeutung für die Gesundheitsbelehrung ist auch die Tatsache, daß ärztlicherseits im 16. Jahrhundert eine *öffentliche* Gesundheitspflege als Wissenschaft begründet wurde, während bis zu diesem Zeitpunkt immer eine *private* Gesundheitspflege allein im Blickpunkt des Interesses gestanden hatte. Nur in besonders gelagerten Fällen konnten bisweilen Teilgebiete der öffentlichen Gesundheit von einsichtigen Städten (siehe oben das Beispiel Venedigs) und Verwaltungen einer Lösung zugeführt werden.

Dem Frankfurter Stadtarzt Joachim *Struppius* (1530—1606), dessen Todestag sich in diesem Jahre zum 350. Male jährt, blieb es vorbehalten, die Gesundheitswissenschaft in allen ihren Teilproblemen als ein Spezialgebiet der Medizin zu begründen. Er untersuchte eingehend, welche Faktoren der natürlichen und kulturellen Umwelt des Menschen die Gesundheit der Bevölkerung beeinflussen und wie man gesundheitliche Schäden verhüten oder nach ihrem Eintritt bessern kann. Sein hochbedeutsames Werk: *„Consilium medicum"*, 1567 erschienen, muß in diesem Zusammenhang genannt werden. 1573 gab Struppius es auch in deutscher Sprache heraus, ergänzte hierbei den Text in Einzelheiten und fügte ein Kapitel über das Hebammenwesen hinzu. *„Nützliche Reformation, Zu guter gesundtheit . . ."* so lautet der Titel der deutschsprachigen Ausgabe seines bahnbrechenden Werkes.



Eine Straße im 16. Jahrhundert. Aus den Fenstern wird ohne Rücksicht auf die Fußgänger der Unrat auf die Straße gekippt. Nach einem anonymen holländischen Stich des 16. Jahrhunderts.

Struppius lehnt sich hierin an die Morallehren des Christentums an und erklärt, daß den Behörden aus dem Gebot: „Du sollst nicht töten" die Verpflichtung erwächst, für Gottes herrlichste Schöpfung, den Menschen, *und seine gesundheitlichen Belange* zu sorgen. Unter dem Blickpunkt dieser moraltheologischen Voraussetzungen schildert er in zwölf Kapiteln die wichtigstenTeilgebiete

Nützliche Reformation/

Zu guter gesundtheit/

vnd Christlicher Ordnung / Sampt hierzu dienlichen erinnerungen / waser gestalt es an allen örtten/wie auch allhier/ zur Seelen vnd Leibes wolfarth/ rc. löblichen vnd nützlichen zuhalten.

Gutherztiger meinung auffs kürtzest proponirt Durch

Ioachi. Strüppiü v. Gelhausen Doctorem, &c

Welches Inhalt vor der Prefation zu sehen.

[illegible]

Mit Röm. Kay. Mayt. Priuilegio/auff x. Jahre.

Getruckt zu Franckfurt am Mayn/
Anno M. D. LXXIII

Titelblatt der bahnbrechenden sozialmedizinischen Schrift des Frankfurter Stadtarztes Joachim S t r u p p i u s (1530—1606) aus dem Jahre 1573, die auch für die Gesundheitsbelehrung bedeutsam ist.

der Sozialmedizin, die das gesundheitliche Wohl einer Bevölkerung begründen. Er befaßt sich hierbei u. a. mit Städtereinigung, Präventivmedizin, Apothekenwesen und -visitation, Seuchenhygiene, Arzneimittelherstellung und -vertrieb, Nahrungsmittelhygiene, Hebammenwesen, Kampf gegen Kurpfuscherei und Gesundheitspolitik.

Das 17. Jahrhundert

Das 17. Jahrhundert war gerade ein Dezennium alt, als wiederum eine grundlegende Schrift der Gesundheitspflege erschien. Schon aus dem Titel: *„Die Greuel der Verwüstung menschlichen Geschlechts“* (Ingolstadt 1610) wird deutlich, daß der Verfasser die Gesundheit kämpferisch erstreiten will und mit den Mißständen seiner Zeit auf diesem Gebiete aufräumen will. Dieses Mal stammte der Autor aus dem katholischen Lager. Es war der aus Trient gebürtige Tiroler Arzt Hippolyt *Guarinonius* (1571 bis 1654).

Er weist eingangs seines Buches darauf hin, daß die vielen Untugenden seiner Zeit, die „Greuel“, es mit sich gebracht haben, daß die durchschnittliche Lebenserwartung des Menschen immer mehr absinke. Da die Gesundheit aber kein Kinderspiel und keine unwichtige Größe im Leben des Menschen sei, werde er mit allem Nachdruck für sie eintreten. Wenn er „deutsch unnd außer den Zähnen“ rede, so möge man ihm die Grobheiten angesichts der Bedeutung des Gegenstandes nachsehen. Wer sein Bild betrachtet, das ihn als 37jährigen Mann zeigt und einen klugen, selbstbewußt dreinblickenden Arzt wiedergibt, der mag wohl glauben, daß *Guarinonius* fähig war, für seine Ideale und das von ihm für richtig Erachtete in die Schranken zu treten.

Als grundlegend für die Erhaltung der Gesundheit und das Erreichen eines langen Lebens sieht er mit Recht *die größtmögliche Harmonie in der Lebensführung* an. Der Geizhals, der sich das Nötigste versagt und in seiner Habgier sein „Kot- und Mistfressen“ für Zucker erachtet, ist deshalb aufs äußerste bedroht, ebenso aber auch der andere Extremist, der Säufer und Prasser. Der „volle Zapf“, der täglich besoffen ist und seine Zeit im Wirtshaus verbringt, wird nicht alt. Der Geizige und der Prasser gelten ihm in gleicher Weise als krankhafte Menschentypen, die in ihrer Kurzsichtigkeit sich den Lebensfaden vorzeitig abschneiden. Wer seine Gesundheit erhalten will, der muß die Ordnungen und die Balance in der Natur beachten und darf niemals gegen sie verstoßen.

Wir haben oben schon gesehen, daß die Medizin jahrhundertelang die Erhaltung der Gesundheit im Rahmen bestimmter biologischer Möglichkeiten (res non naturales) postulierte und im allgemeinen nicht von romantischen und utopischen krankheitsfreien Idealzuständen unter den Menschen träumte, wie das heutzutage bisweilen geschieht. *Guarinonius* hat sich diese kluge Selbstbeschränkung im Rahmen der Gesundheitswissenschaft ebenfalls zu eigen gemacht. In seiner Frömmigkeit nennt er als einzigen irrationalen, aber wichtigsten Faktor der Gesundheit nur noch zusätzlich Gott und kalkuliert dessen Liebe zum Menschen als einen sicheren Punkt für die Gesundheitserhaltung mit ein.

In der stilistischen Formulierung ist er ein für seine Zeit nicht ungeschickter Dichter und hat auch Freude an Wortspielen. So

ordnet er die Fakten, die bei der Erhaltung der menschlichen Gesundheit zu beachten sind, so an, daß die Anfangsbuchstaben von oben nach unten gelesen das Wort „GESONDT“ ergeben, wobei diese sieben Zeilen in komprimiertester Form einschärfen, was zur Erhaltung der Gesundheit zu beachten ist.

Und hier sein Memorialvers:

„**G**ott,
Essen und trincken,
Schlaffen und wachen,
Oede und Ringerung des Überfluß,
Nutzung oder Übung des Leibs,
Dauglich Lufft,
Trost dess Gemüthes.“

Weiter: Wer gesund bleiben und ein hohes Alter erreichen will, muß *schon in jungen Jahren* und nicht erst als Greis die Gebote der Mäßigkeit beachten. Lebt er erst am Ende seines Lebens vernünftig, so gleicht er jenen Menschen, die erst dann zu sparen beginnen, wenn sie neun Zehntel ihres Vermögens aufgezehrt haben.

Hinsichtlich der seelischen Gesundheit weist er auf den Nutzen einer optimistischen Lebensauffassung hin. Fröhlichkeit kann bisweilen sogar schwere Krankheiten vertreiben, immerwährender Pessimismus und permanentes Traurigsein verzehren den Menschen bis aufs Gebein.

Sehr viel Lohnendes wäre noch aus dem fast 1500 Seiten starken Werk des Guarinonius zu erwähnen, doch reicht der Platz hierfür nicht im entferntesten aus. Lediglich stichwortartig sei noch einiges genannt. So betont er den Wert der Leibesübungen, befaßt sich mit Wohnungs- und Siedlungshygiene, weist auf die Notwendigkeit gesunder Schulräume hin, ist Gegner der körperlichen Züchtigung in der Kindererziehung und rät von der Frühehe ab, wenn die Partner so jung sind, daß man sie praktisch selbst noch als Kinder ansprechen muß. Eine allzu große Kinderzahl hält er der Gesundheit der Frau für abträglich und faßt seine Ansicht in einem Zweizeiler zusammen, der leicht im Gedächtnis haften bleibt:

„Je mehr die Weiber Kinder tragen,
Je mehr verkürtzen sie ihre Tagen.“

Das 17. Jahrhundert hat keine ärztliche Persönlichkeit mehr hervorgebracht, die sich mit der Gesundheitslehre in gleicher Intensität und Ausführlichkeit befaßt hat. Ganz vergessen war sie jedoch nie mehr, und kluge Laien haben manches zu ihrer Ver-



Der Tiroler Arzt Hippolyt Guarinonius (1571—1654), der nachdrücklich auf die Pflicht zur Gesundheit aufmerksam gemacht hat.

breitung beigetragen. Recht verbreitet zu seiner Zeit war beispielsweise das Werk des Speyerer Stadtschreibers Christoph *Lehmann:* „Politischer Blumengarten“, das sich bemüht, den Gesamtbereich menschlichen Lebens zu erfassen und dementsprechend auch Leben und Tod, Krankheit und Gesundheit nicht zu kurz kommen läßt. Lehmann hat seine Ansichten in knappen Lebensregeln zusammengestellt, deren weite Verbreitung durch die Gefälligkeit der Formulierung gesichert war. Einige Beispiele mögen das verdeutlichen:

„Wer trinckt ohne Durst,
der Liebe pflegt ohne Lust,
und isset ohne Hunger,
der stirbt umb 20 Jahre desto junger.“

Den Hypochondern schreibt er ins Stammbuch:

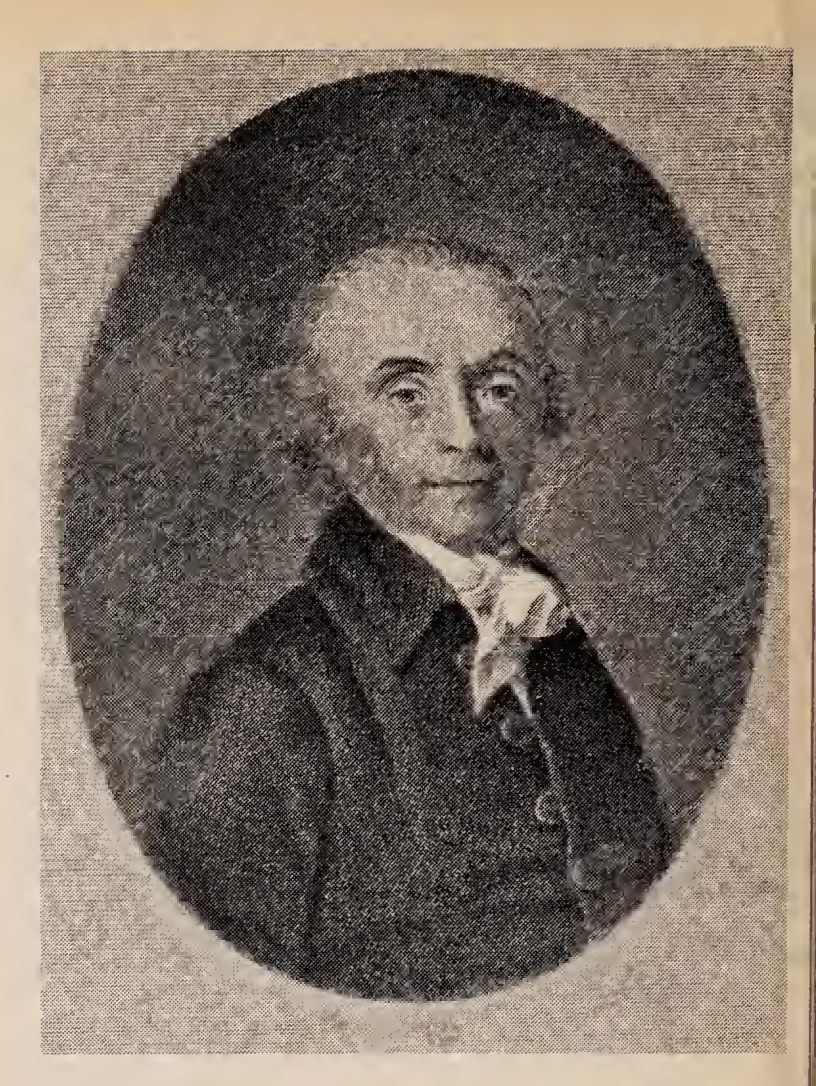
„Sie seynd nicht alle kranck,
die ächtzten und krächtzten.“

Vertrauen zum Arzt gilt ihm mit Recht als eine der wichtigsten Voraussetzungen der Heilung:

„Deß Patienten Vertrauen und gunst,
sterckt des Artztes Recept und Kunst.“



Johann Peter F r a n k (1745—1821), der bedeutendste Sozialmediziner der Aufklärungszeit, Professor der Medizin in Wien. Einer der größten Sozialärzte aller Zeiten.



Franz Anton M a i (1742—1814), Professor der Medizin in Heidelberg, ein energischer Vorkämpfer für ein umfassendes Gesundheitsrecht. Stich von A. K a r c h e r (1813) nach einem Gemälde von Tischbein.

18. Jahrhundert

Einen großen Aufschwung hatte die Sozialmedizin und mit ihr die Gesundheitswissenschaft im 18. Jahrhundert zu verzeichnen. Nie war das Interesse an diesen Fragen größer, nie das Thema derart lebhaft diskutiert. Unter dem Einfluß *Rousseaus* und der Aufklärung hatte eine allgemeine hygienische Bewegung die Völker Europas ergriffen. Das Vertrauen der Bevölkerung in das Heilungsvermögen der Ärzte bei schon ausgebrochenen Krankheiten war weitgehend dahingeschwunden. Die Medizin galt in dieser Hinsicht als eine unsichere Wissenschaft, als eine bloße Vermutungskunst (ars conjecturalis). Um so größer aber wurde dadurch das Interesse, das man der *Erhaltung* der Gesundheit und der *Verlängerung* des Lebens zuwandte.

Im deutschen Sprachraum fand die Sozialmedizin der Aufklärungszeit ihre repräsentativsten Vertreter in vier Ärzten, in Joh. Peter *Frank* (1745—1821), der das Gesamtgebiet wie kein zweiter vor oder nach ihm beherrschte, in dem Heidelberger Arzt Franz Anton *Mai* (1742—1814), in dem Leibarzt der preußischen Königin Luise Christoph Wilhelm *Hufeland* (1762—1836) und in dem Gesundheitserzieher Bernhard Christoph *Faust* (1755—1842).

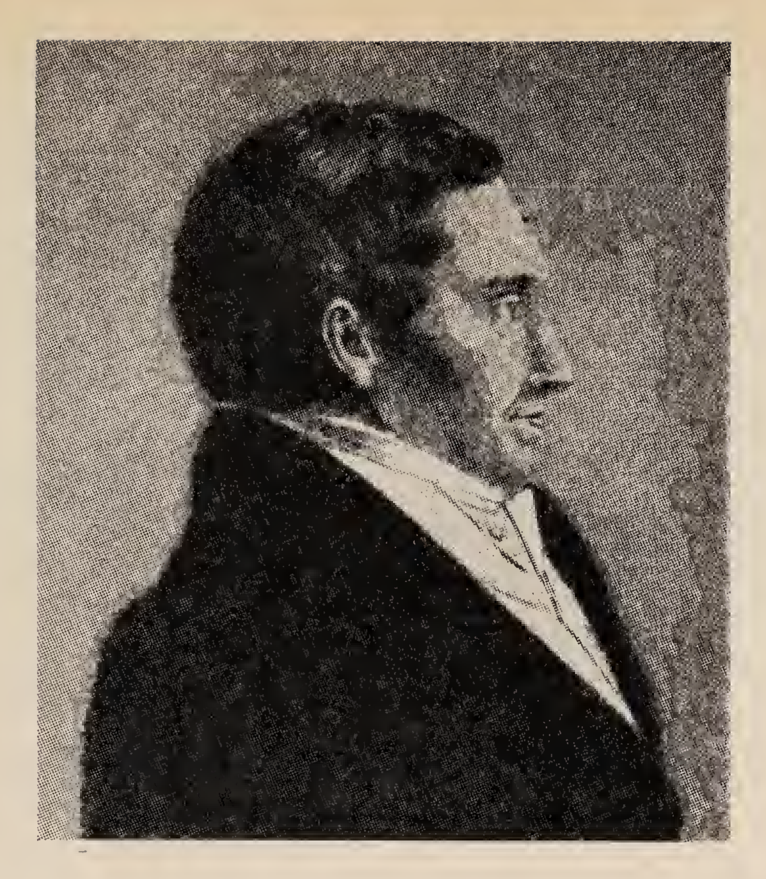
In unserem Zusammenhang interessieren vor allem die beiden letztgenannten Autoren. 1797 erschien Hufelands Buch: *„Die Kunst, das menschliche Leben zu verlängern"* zum erstenmal. Die späteren Auflagen trugen den Haupttitel: *„Makrobiotik"*, und unter dieser Bezeichnung ist das Buch immer wieder nachgedruckt und in fast alle Kultursprachen der Erde übersetzt worden. Das Buch war derartig beliebt, daß Hufeland sich sogar gegen unerlaubte Nachdrucke verwahren mußte.

Es gibt bis in die neueste Zeit hinein keinen volkstümlichen Leitfaden der Gesundheitslehre, der mit ähnlicher Vollständigkeit und mit gleicher geistiger Durchdringung des Stoffes dieses Thema abhandelt, unbeschadet der Tatsache, daß wir heute manche Dinge etwas anders sehen als Hufeland und er in einzelnen Punkten, z. B.

hinsichtlich seines Vertrauens in das hohe Alter, das Menschen früherer Zeiten erreicht haben sollen, nicht genügend kritisch ist.

Der Stoff ist in zwei Teile, einen theoretischen und einen praktischen, gegliedert. Der zweite Teil enthält zwei Unterabschnitte und schildert die Fakten, die der Gesundheit abträglich sind, oder Vorsichtsmaßnahmen, die zu ihrer Erhaltung notwendig sind, und weiter solche, die der Gesundheit in positiver Hinsicht förderlich sind.

Um einen ersten Eindruck dieses Buches zu vermitteln, sei einiges kurz erwähnt. Beispielsweise ist Hufeland einer der ersten Ärzte, die in diesem Buch auf den Nutzen der Seebäder hinweisen. Er warnt die Laien dringend, nicht ständig medizinische Bücher zu lesen. Oftmals habe er die Erfahrung gemacht, daß Patienten, die sich in dieser Weise laufend selbst unterrichten, ganz zu Unrecht glauben, die Symptome der Krankheit, von der sie gerade lesen, am eigenen Leibe zu verspüren.



Christoph Wilhelm Hufeland (1762—1836), der Verfasser der berühmten gesundheitsaufklärenden Schrift: „Die Kunst, das menschliche Leben zu verlängern", in den späteren Auflagen als „Makrobiotik" bezeichnet.

Sehr eindringlich weist er auf den Nutzen des Schlafes hin und zitiert den Satz des Philosophen: *„Nehmt dem Menschen Hoffnung und Schlaf, und er ist das unglücklichste Geschöpf auf Erden."* Um zu zeigen, wie aktuell Hufelands Lehren auch heute noch sind, sollen seine Ausführungen über den Schlaf hier etwas ausführlicher wiedergegeben werden. Im zweiten Teil seines Werkes schreibt er:

„1. Der Ort des Schlafs muß still und dunkel sein. Je weniger äußere sinnliche Reize auf uns wirken, desto vollkommener kann die Seele ruhen. — Man sieht hieraus, wie zweckwidrig die Gewohnheit ist, ein Nachtlicht zu brennen.

2. Man muß immer bedenken, daß das Schlafzimmer der Ort ist, in dem man den größten Teil seines Lebens zubringt; wenigstens bleibt man an keinem Ort in e i n e r Situation so lange. Äußerst wichtig ist es daher, an diesem Orte eine gesunde und reine Luft zu erhalten. Das Schlafzimmer muß also geräumig und hoch, am Tage nicht bewohnt, auch nicht des Nachts geheizt sein, keine ausdünstenden Stoffe, Blumen und dergleichen enthalten, und die Fenster müssen beständig offen erhalten werden außer des Nachts.

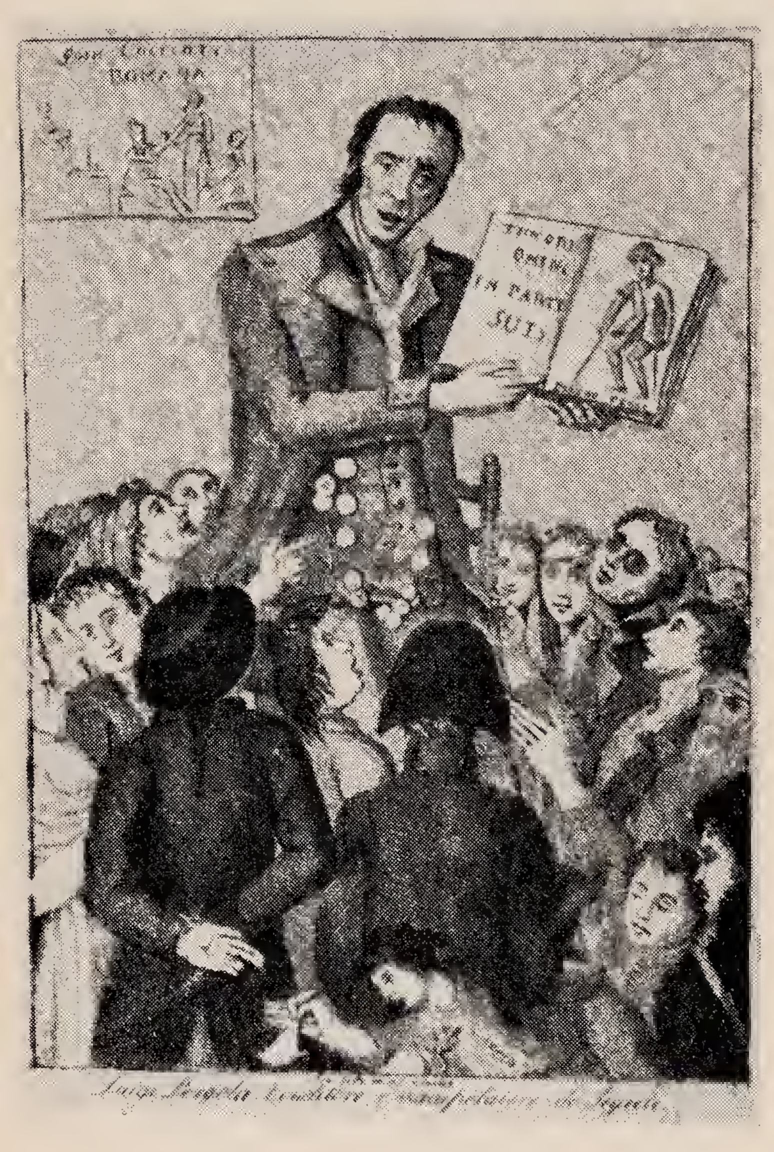
3. Man esse Abends nur wenig, und nur kalte Speisen, und immer einige Stunden vor dem Schlafen. Das ist ein Hauptmittel, um ruhig zu schlafen und froh zu erwachen.

4. Man liege ohne allen Zwang und Druck fast ganz horizontal im Bette, nur den Kopf ausgenommen, der etwas erhöht sein muß. Nichts ist schädlicher, als halb sitzend im Bett zu liegen, der Körper macht da immer einen Winkel, die Circulation im Unterleib wird erschwert, auch das Rückgrat immer fort gedrückt, daher ein Hauptzweck des Schlafs, freier und ungehinderter Blutumlauf, dadurch verfehlt, ja in der Kindheit und Jugend Verwachsung und Buckel oft durch diese Gewohnheit erzeugt wird.

5. Alle Sorgen und Tageslasten müssen mit den Kleidern abgelegt werden; keine darf mit zu Bette gehn. Man kann hierin durch Gewohnheit erstaunlich viel über sich erhalten. Ich kenne keine üblere Gewohnheit als die, im Bett zu studieren und mit dem Buche einzuschlafen. Man setzt dadurch die Seele in Tätigkeit, gerade in dem Zeitpunkt, wo alles darauf ankommt, sie völlig ruhen zu lassen, und es ist natürlich, daß nun diese aufgeweckten Ideen die ganze Nacht hindurch im Kopfe herumspuken und immer fortbearbeitet werden. Es ist nicht genug physisch zu schlafen, auch der geistige Mensch muß schlafen. Ein solcher Schlaf ist ebenso unzureichend als der entgegengesetzte Fall, wenn bloß unser Geistiges, aber nicht

unser Körperliches schläft, z. B. das Schlafen in einem erschütternden Wagen, auf Reisen.

6. Hierbei muß ich noch einen besonderen Umstand erwähnen. Es glaubt nämlich mancher, es sei völlig einerlei, wann man diese sieben Stunden schliefe, ob des Tags oder des Nachts. Man überläßt sich also Abends so lange wie möglich seiner Lust zum Studieren oder zum Vergnügen und glaubt, es völlig beizubringen, wenn man die Stunden in den Vormittag hinein schläft, die man der Mitternacht nahm. Aber ich muß jeden, dem seine Gesundheit lieb ist, bitten, sich vor diesem verführerischen Irrtum zu hüten. Es ist zuverlässig nicht einerlei, sieben Stunden am Tage oder sieben Stunden des Nachts zu schlafen, und zwei Stunden Abends vor Mitternacht durchschlafen sind



Die Welt will betrogen werden. Arzneimittelschwindel um 1800. Luigi Pergola, ein Erzeuger und Verkäufer von Geheimmedizinen, preist mit beredten Worten dem Publikum seine Medikamente an, wobei ihm die meisten Kranken gläubig zuhören. Volkstümlicher römischer Stich aus der Zeit um 1800.



Bernhard Christoph Faust (1755—1842), Arzt und Gesundheitserzieher. Er setzte sich vor allem für den Gesundheitsunterricht in den Schulen ein.

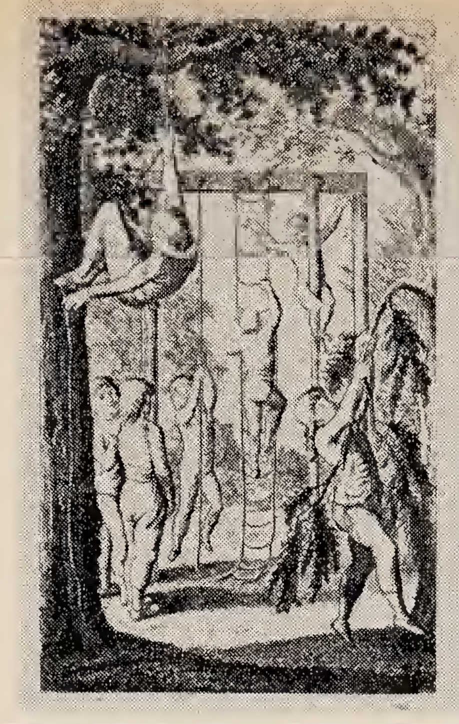
für den Körper mehr wert, als vier Stunden am Tage."

Hufeland bringt für seine Ansicht an dieser Stelle dann die Gründe bei, die wir jedoch nicht weiter zitieren wollen, weil der Leser sicherlich schon einen befriedigenden Eindruck von Hufelands Stil und der Art seiner Schilderung bekommen hat. Die Hinweise haben wohl auch ausreichend dargetan, daß seine Lehren auch heute noch ihre Berechtigung haben.

Hufelands Buch wendet sich an den Erwachsenen. Der andere große Gesundheitserzieher der Aufklärungszeit, der Bückeburger Arzt Bernhard Christoph *Faust* dagegen war der Ansicht, daß man einen Dauererfolg nur erwarten kann, wenn man die Kinder in der Schulausbildung vom Wert der Gesundheit überzeugt. In einem Aufsatz, der 1792 erschien, schrieb er hierzu lakonisch: „Mit den Alten ist nicht viel anzufangen, mit den Kindern alles! Also *erzogen* müssen die Menschen werden!" Der Erfolg seines Gesundheitskatechismus, der zuerst 1792 in Bückeburg herauskam, hat ihm recht

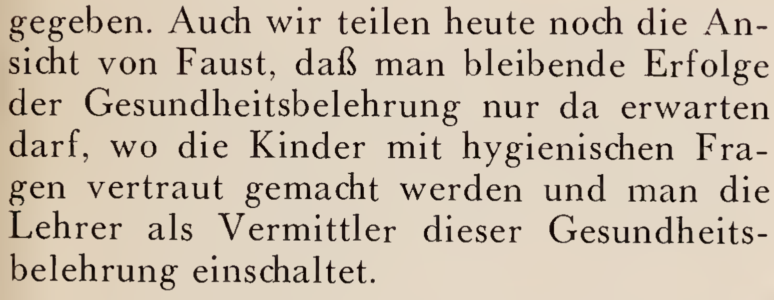


Arzneimittelschwindel im 18. Jahrhundert. In der Mitte steht der Kurpfuscher in großartiger Pose auf der Bank und macht Reklame für seine Arzneien. Rechts daneben die Medikamentenverkäuferin, links Hanswurst. Nach einem Kupferstich des 18. Jahrhunderts.





Leibesübungen von Schülern in Schnepfenthal. Links Geräteturnen, rechts Schwimmen. Aus Gutsmuths „Gymnastik für die Jugend" (1793).



gegeben. Auch wir teilen heute noch die Ansicht von Faust, daß man bleibende Erfolge der Gesundheitsbelehrung nur da erwarten darf, wo die Kinder mit hygienischen Fragen vertraut gemacht werden und man die Lehrer als Vermittler dieser Gesundheitsbelehrung einschaltet.

Faust hat seinen Gesundheitskatechismus formal eng an den Religionskatechismus angelehnt. Bemüht sich letzterer um das Heil der Seele, so der erste um das Wohl des Körpers. In Frage und Antwort hat Faust alle Teilgebiete der Gesundheitslehre besprochen. Sein Bemühen geht dahin, die Menschen zu lehren, welchen „unschätzbaren Wert die Gesundheit" darstellt. Sie müssen mit dem Bau und der Beschaffenheit des Körpers vertraut gemacht werden, und sie müssen wissen, was der Gesundheit nützlich oder schädlich ist.

Zu diesem Zweck befaßt er sich in seinem Büchlein mit der Struktur des menschlichen Körpers, mit der Wartung, Pflege und Erziehung des Kindes, mit Bekleidung und Lebensmittelhygiene. Er tritt für die körperliche Ertüchtigung ein und rät zur Anlage von Sport- und Spielplätzen. Er handelt über gesunde Wohnungen, warnt vor Kurpfuschern, malt drastisch die Gefahren der Genußmittel aus und bespricht die wichtigsten ansteckenden Krankheiten sowie deren Vermeidung.

Das Werk, das auf Anregung der Fürstin *Juliane von Schaumburg-Lippe* entstanden war, muß offensichtlich einem echten Bedürfnis entgegengekommen sein, denn schon zwei Jahre nach dem ersten Erscheinen waren 80 000 Exemplare verkauft. Den Wünschen Fausts entsprechend führte die Schulverwaltung das Buch in den Lehrplan ein. Die Würzburger Schulenkommission empfahl den Gesundheitskatechismus schon 1793 für den Unterricht, und über Deutschland hinaus fand die Schrift weite Verbreitung. Sie wurde ins Holländische, Dänische, Böhmische, Ungarische und Mährische übersetzt. Im angloamerikanischen Sprachraum war sie in England (London 1832), Irland (Dublin 1794), Schottland (Edinburgh 1797) und in den USA (New York 1798; Brooklyn 1882) jeweils in eigenen Übertragungen verbreitet. Die Zahl der in Deutschland und im Ausland erschienenen Auflagen sowie der Umarbeitungen, Auszüge und Exempelbücher zu diesem Buche, meist von Pädagogen bearbeitet, läßt sich bis heute auch nicht annähernd sicher abschätzen. Nachdrucke erschienen bis in die neueste Zeit hinein: Leipzig und Berlin 1909, Dresden 1925 und letztmalig Stuttgart 1954 (Hippokrates-Verlag). Eine Gesamtauflage von 200 000 Exemplaren dürfte sicher nicht zu hoch geschätzt sein.

Zusammenfassend muß man sagen, daß die Literatur über Sozialmedizin und Gesundheitsbelehrung nach Qualität und Umfang sowie Anteilnahme der Ärzteschaft und des Publikums Ende des 18. Jahrhunderts einen Höhepunkt erreicht hat, der später —



Eine Darstellung der schädlichen Wirkung der Schnürbrüste und Korsette aus dem Ende des 18. Jahrhunderts. Links ein unverbildeter Frauenkörper (Mediceische Venus). Rechts ein durch das Korsett deformierter Frauenkörper, daneben das entsprechende Skelett, das Verkrümmungen der Wirbelsäule, Brustkorbdeformierung und Fehlstellung der Schulter zeigt. Ganz links Vorder- und Rückansicht einer Schnürbrust. Nach Samuel Thomas v. Soemmerring (1755—1830): „Über die Wirkungen der Schnürbrüste", Berlin 1793.

auch heute nicht — niemals wieder erreicht worden ist. Auch Einzelschriften gesundheitsbelehrenden Inhalts erschienen damals in reichem Maße. Man machte auf die möglichen Gesundheitsschädigungen durch Kleidung aufmerksam, wobei z. B. Samuel Thomas *von Soemmerring* (1755—1830) auf die schädlichen Wirkungen der Schnürbrüste bei den Frauen hinwies. Warnungen vor *Arzneimittelschwindlern* erschienen immer wieder und zeigten, wie oft die Bevölkerung in ihrer Leichtgläubigkeit gewarnt werden mußte.

Der Görlitzer Arzt Christian *Struve* (1767 bis 1807) verwandte erstmalig das Plakat als Mittel für die Verbreitung sozialhygienischer Ideen in großem Umfang. Von 1794 an gab er auf sieben verschiedenen Not- und Hilfstafeln Ratschläge für die Erste Hilfe bei Erfrierungen, Ertrinken, Erhängen, Verschlucken, sonstigen plötzlichen Lebensgefahren usw. Faust bediente sich der Plakate, die er in hoher Auflage drucken ließ, um für die von *Jenner* eingeführte Pockenschutzimpfung zu werben.

Unsere Betrachtung wollen wir an dieser Stelle abbrechen. Auch historisch erscheint das gerechtfertigt, weil die Gesundheitsbelehrung im Verlaufe des 19. Jahrhunderts immer mehr in moderne Bahnen überging, wie sie uns heute geläufig sind. Vieles, was von den Klassikern der Gesundheitswissenschaft gefordert wurde, hat man verwirklicht. Manches bleibt aber noch zu tun. Vor allem ist es dringend notwendig, einen

Zuruf an die Menschen – insonderheit in Kurhessen:
Die Blattern, durch die Einimpfung der Kuhpocken, auszurotten.

Gebote der Pflicht.

I. Alle Menschen, die die Blattern nicht gehabt haben, sollten sich die Kuhpocken einimpfen lassen.
II. Jeder Mensch, der von jetzt an gebohren wird, sollte in den ersten 9 Monaten seines Lebens mit den Kuhpocken eingeimpft, und dadurch vor den Blattern und dem Blattern-Tode geschützt werden.

Die Kühe bekommen bisweilen an ihren Eutern und deren Strichen eine eigene, ganz besondere, dem menschlichen Körper mittheilbare, und denselben vor den Blattern schützende Art Pocken, die man **Kuhpocken** nennt. Anmerkung. Die (wahren) Kuhpocken sind bey den Kühen sehr selten.

Wenn ein Mensch, der die Blattern nicht gehabt hat, Risse oder kleine Verwundungen an seinen Händen hat, und Kühe, die die (wahren) Kuhpocken haben, melkt; so bekommt er an seinen Händen die Kuhpocken, und durch diese Kuhpocken ist dieser Mensch vor der Ansteckung der Blattern oder Pocken auf sein ganzes Leben geschützt. (Dieser Eigenschaft wegen werden die Kuhpocken, die man einem Menschen eingeimpft hat, **Schutzblattern**, oder **Schutzpocken**, ihres Ursprungs aber und ihrer ersten Benennung im Jahre 1799 wegen, gleichfalls **Kuhpocken** benannt.)

In **England**, auch in **Deutschland**, vorzüglich in **Holstein**, **Mecklenburg**, und **Schleswig**, war es, seit vielen und langen Jahren, hin und wieder eine Erfahrung und Sage der verständigen Landleute: „**Wer die „Kuhpocken gehabt hat, der bekommt nicht die Blattern.**"

In diesen Ländern suchten manche Menschen durch Berührung der Kuhpocken, ja einige durch absichtliche Impfung mit der in den Kuhpocken enthaltenen Flüssigkeit sich oder ihre Kinder vor den Blattern zu sichern.

Deutschland, das im J. 1769 die erste Nachricht von den Kuhpocken bekannt machte, **hat die Ehre der Entdeckung der Kuhpocken und ihrer Eigenschaften.**

Ein **Deutscher**, dessen Namen leider! unbekannt ist und der wahrscheinlich in **Holstein**, **Mecklenburg** oder **Schleswig** lebte, sagte in seiner den [illegible]

Endlich, gelobt sey Gott! fand sich in England **der Mann**, der mit Verstand, Fleiß und Mühe die Natur und die Wirkungen der Kuhpocken untersuchte und erforschte, die Einimpfung der Kuhpocken erdachte und den Grund zur Erlösung des Menschengeschlechtes von den Blattern legte.

Der Arzt **Eduard Jenner**, geboren den 17. **May** 1749 zu **Berkeley** in **England**, impfte mit dem Stoffe der Kuhpocken, die das Milchmädchen **Sarah Nelmes** an ihrer Hand hatte, am 14. **May** 1796 dem achtjährigen Knaben **Philipps** die **ersten** Kuhpocken in wissenschaftlicher Absicht ein; und **Er** machte am 21. Junius 1798 sein unsterbliches Buch über die Kuhpocken und in demselben die große Wahrheit und die frohe Botschaft: „Daß die eingeimpften Kuhpocken 1) den Menschen vor den Blattern schützten, 2) ohne Gefahr für Leben und Gesundheit wären, und 3) leichter, als die eingeimpften Blattern, seyen" durch den Druck bekannt, und bildete in 4 schönen Kupferstichen die eingeimpften Kuhpocken und die segenreiche Hand der **Sarah Nelmes** ab.

In aller Welt erschallte die frohe Botschaft; **Pearson** und **Woodville** in England bestätigten und erweiterten die Wahrheit; die Aerzte in allen Ländern (in Deutschland am ersten und verdienstvollsten **de Carro**, **Ballhorn** und **Stromeyer**) nahmen sich der Kuhpocken, deren Untersuchung und der Menschheit an — Tausende wurden eingeimpft — viele, viele tausend Menschen und Kinder, die die Kuhpocken, **als die leichteste Krankheit**, gehabt hatten, lebten und schliefen mit und bey Blatternkranken, oder man impfte sie mit Blatterngift ein, sie bekamen aber nicht die Blattern — und entzückt von Freude ertönte in aller Welt der Ruf der Aerzte und der Menschen: **Heil ist dem Menschengeschlechte wiederfahren!**

[illegible] **Gottes** Namen und mit den Glückwünschen der Menschen werden in das große Weltmeer, werden heute (den 14. **May** 1804) in jenen fernen Ländern glücklich angekommen seyn, und bringen, mit dem frischen Stoffe der Kuhpocken an ihren Armen, Erlösung von den Blattern, Leben und Segen über die unzähligen Menschen der **neuen Welt.**

In **England** und in **Deutschland**, in **Frankreich**, **Spanien**, **Portugal**, **Italien** und der **Schweiz**, in **Holland**, **Dänemark**, **Schweden**, **Rußland** und der **Türkey**, in **Ost-** und **West-Indien**, und in **Asien**, in **Afrika** und in **Amerika**, oder über der ganzen Erde, hat schon ein großer Theil des Menschengeschlechts, dem die Blattern den zehnten Menschen tödteten, seine Zuflucht zu den Kuhpocken genommen.

Viele, viele hundert tausend Menschen haben sich, seit 1801, die Kuhpocken **mit dem glücklichsten Erfolge** einimpfen lassen.

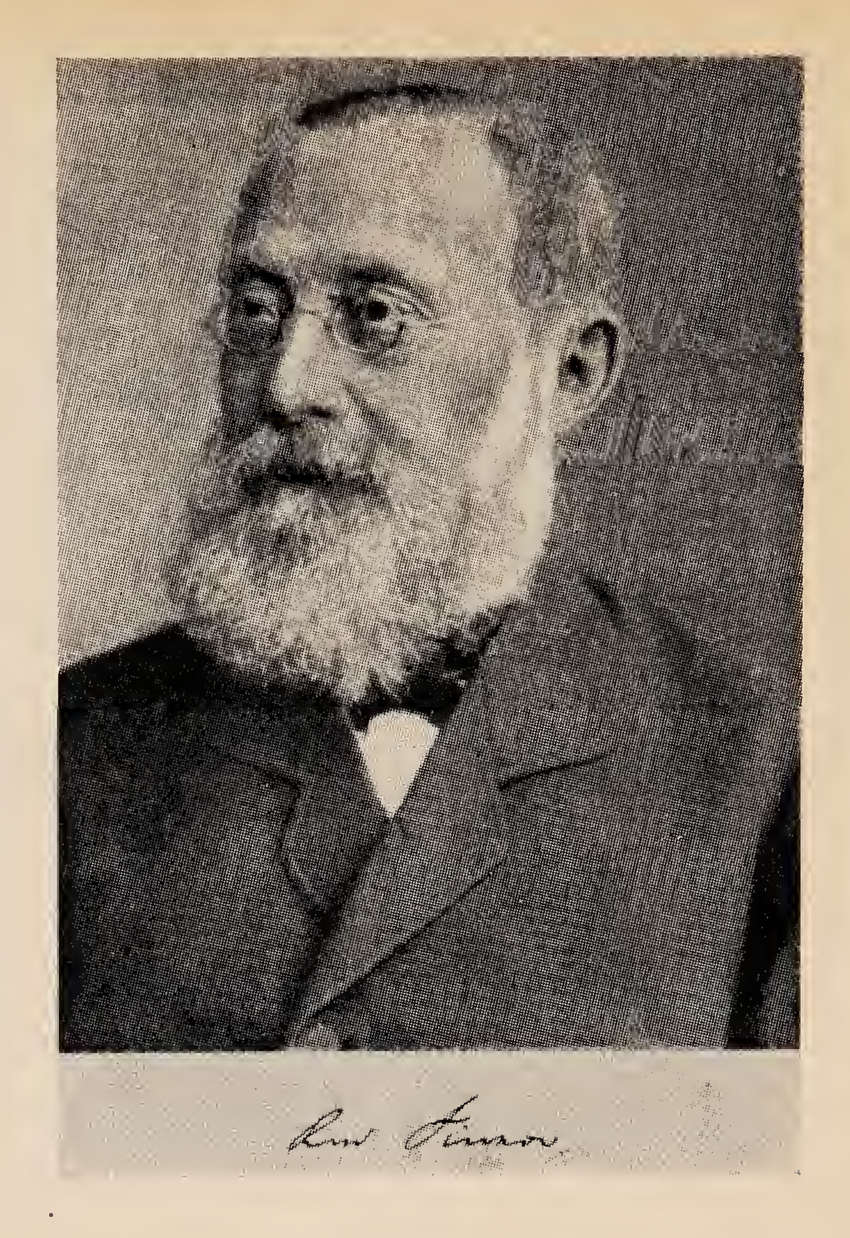
Zum Lobe der Kuhpocken haben sich alle Völker der Erde vereiniget, und in allen Ländern und Welttheilen bezeugen alle Völker mit Einer Stimme, daß die Impfung der Kuhpocken das Mittel zur Ausrottung der Blattern, und **die wohlthätigste aller Entdeckungen für das Menschengeschlecht** sey.

Wilhelm I., Kurfürst von Hessen, und alle Fürsten und alle Väter der Völker haben, mit großer Menschenliebe, die allgemeine Einführung der Kuhpocken-Impfung in ihren Staaten und die Ausrottung der Blattern zu einer ihrer ersten Angelegenheiten und Sorgen gemacht.

Und die Zeit ist da! daß auch nicht Ein Mensch den Blattern ein Opfer falle.

Oberer Teil eines Plakates aus dem Jahre 1804, das für die Pockenschutzimpfung in Form der Vaccination wirbt. Verfasser ist der Bückeburger Arzt und Gesundheitserzieher Bernhard Christoph Faust (1755—1842). Nach einem Original im Besitz der Universitätsbibliothek Marburg. Druckspiegel 34,0 x 43,7 cm.

planmäßigen Gesundheitsunterricht obligatorisch im Schulunterricht zu verankern. Manche Krankheit im späteren Leben läßt sich vermeiden, wenn den Kindern von der Schule ein bescheidenes Minimalwissen über den Bau des menschlichen Körpers vermittelt wird. Gewiß soll man nicht ausschließlich sein Denken nur um die Gesundheit kreisen lassen. Aber ebenso gewiß ist es, daß man sich mit Maß und planmäßiger Überlegung um gesundheitliche Belange kümmern muß. So wollen wir mit einem Satz schließen, den Georg Christoph *Lichtenberg* (1742—1799), der geistreiche Göttinger Satiriker, streng mahnend einem seiner Verwandten schrieb: „*Sorge nur ja für Deine Gesundheit, ohne die ist die Welt mit allen ihren Herrlichkeiten nicht einen Schuß Pulver wert.*"



Rudolf Virchow (1821—1902), der im 19. Jahrhundert Bahnbrechendes für die Sozialmedizin geleistet und sich um die Besserung der hygienischen Verhältnisse bei den ärmeren Bevölkerungskreisen besonders verdient gemacht hat.